e ANNÉE. N° 23. 1er NOVEMBRE 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50 net

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France et Alsace-Lorraine : 15 frs., Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

BAUDELAIRE ET M. FAGUET

Monsieur Faguet a écrit dans la *Revue* du 1er septembre un important article sur Baudelaire ; un article si important qu'il est fâcheux qu'il ne soit pas meilleur. Citation faussée, vers cités en désordre, phrase incompréhensible,[1] par négligence d'écriture ou négligence dans la correction des épreuves... l'article nous paraît tout de même important à nous qui tenons pour important Baudelaire ; mais précisément M. Faguet tient Baudelaire pour un poète " de second ordre " à qui l'article de vacances, l'article bâclé suffisait.

Je suis loin de professer, à l'égard des normaliens, sorbonniens, professeurs et critiques, à l'égard de M. Faguet en particulier l'indifférence et le mépris que certains poètes affectent.[2] Si ses

[1] " Et puis, enfin, je suis peut-être sensible au sublime, ce pourquoi je suis insensible à ceci, qui est bien connu, mais que je ne veux pas me dérober le plaisir de transcrire : *suit la citation ; puis reprend M. Faguet* : Il n'y a pas à dire; cela, c'est incomparable."

[2] Je ne puis partager la joie un peu hargneuse qui s'empara de quelques lyriques à entendre M. Faguet déclarer *qu'il ne connaissait pas* Paul Claudel. Qu'ils attendent pour s'indigner que M. Faguet le connaisse; ils n'ont aucun droit de conclure, en attendant, que M. Faguet n'y verra que du feu.

portraits du XIXe siècle m'ont rarement paru d'une perspicacité suffisante, ses portraits du XVIIIe siècle, par contre, restent et resteront je crois des meilleurs. Ajouterai-je que M. Faguet s'est montré naguère à mon égard d'une gentillesse subite et réitérée à laquelle les critiques officiels ne m'ont guère accoutumé. Ma reconnaissance, aujourd'hui, m'invite à examiner soigneusement et patiemment son article. Et puisque M. Faguet naguère voulait bien accorder quelque attention à mes écrits critiques, quelque crédit à mon jugement, peut-être ne me trouvera-t-il pas trop mal qualifié pour parler.

Suivons-le pas à pas :

Je suis contemporain de Baudelaire, déclare-t-il au début de son article; je commençais à lire les poètes nouveaux quand les *Fleurs du Mal* n'avaient que cinq ans d'existence; j'avais vingt ans quand il mourut. Or, pendant toute ma jeunesse, je me disais : " Il est parfaitement digne d'occuper l'attention et d'éveiller l'intérêt; mais il ne survivra pas; c'est l'affaire d'une génération ".

Brunetière, qui en 1887 écrivait sur Baudelaire, à la suite de la publication de ses œuvres posthumes, quelques-unes de ses plus injustes pages, pensait de même :

...Toutes les sources d'information étant maintenant épuisées, toutes les *Œuvres* publiées, toutes les *Correspondances* aussi, toutes les anecdotes et tous les documents, c'est une garantie qu'on ne nous reparlera plus de l'illus-

tre mystificateur dont l'unique excuse est d'être lui-même la dupe de ses propres mystifications.

Il avait dit auparavant :

...*ce qui m'étonne*, et ce qui ne fait guère d'honneur à notre perspicacité (!), c'est que l'on se soit laissé prendre à cette rhétorique et que l'on n'ait pas vu qu'elle ne servait, même dans les *Fleurs du Mal*, surtout dans les *Fleurs du Mal*, qu'à déguiser la banalité même.

Héritant cet étonnement, M. Faguet dit aujourd'hui :

Une génération a passé, — hélas ! — une autre est au milieu de sa carrière et Baudelaire n'a pas sombré; il a parfaitement surnagé; il n'est pas populaire; il ne l'a jamais été; mais il a bien, à peu près, autant d'admirateurs que de son vivant. Je me suis trompé dans mon diagnostic. Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que cela ne m'étonne pas un peu.

Ce qui devrait étonner M. Faguet plus encore que le nombre, c'est la qualité de ces admirateurs, musiciens et poètes, que Baudelaire recrute dans tous les pays cultivés à chaque génération nouvelle. On ne peut le nier, c'est l'élite. Décidément, il a raison d'écrire : " Je me suis trompé dans mon diagnostic ". Mais qu'entend-il par là ? Qu'il avait méjugé Baudelaire ? Non; point !

Je relis Baudelaire et je suis encore surpris qu'il " en ait eu " pour plus d'une génération; je le trouve, comme autrefois, un bon poète de second ordre, très loin d'être négligeable, mais essentiellement de second ordre.

Comment explique-t-il dès lors cette faveur de persistance si gênante ? Affaire de mode, disait-on d'abord. Les modes passent; les critiques aussi; Baudelaire reste. Ne serait-ce pas, tout de même, qu'il y a dans les *Fleurs du Mal* quelque chose de plus que ce que MM. Brunetière et Faguet y ont vu ?

MM. Bourget et Barrès, académiciens pourtant eux aussi, ayant su voir en lui davantage, ont autrefois parlé beaucoup plus judicieusement de Baudelaire ; l'un en tête de ses *Essais de Psychologie*, l'autre dans les deux premiers n^os^ des *Taches d'Encre*. Mais, pour justes qu'aient pu paraître leurs appréciations à leur heure, il ne me paraît pas que le point de vue en soit demeuré bien actuel. A de nouvelles attaques (si tant est que celles de M. Faguet soient nouvelles) il sied aujourd'hui d'opposer de nouvelles raisons.

*
* *

Si peut-être c'était avant tout un reflet de leurs " spleens ", une approbation à leurs mélancolies qu'ont cherché dans les *Fleurs du Mal* les condisciples de M. Bourget, (ce contre quoi nous louerions M. Faguet de réagir) il ne me paraît pas que ce soit aujourd'hui ce que demande à Baudelaire une génération, non plus rêveuse mais active, retrempée

par l'Affaire, galvanisée par l'exemple de Barrès, et prenant au contraire le déliquescent et le morbide en horreur. Si cette génération nouvelle sait goûter toujours Baudelaire, c'est apparemment que Baudelaire lui offre autre chose. — Car il en va de Baudelaire comme il en alla de Rousseau et comme il en ira de Barrès : ce qui fait le premier succès n'est pas ce qui sert à la gloire. Que dis-je ! ce qui sert le plus au succès est souvent ce qui nuira le plus à la gloire. La durée n'est promise qu'à ceux des écrivains capables d'offrir aux successives générations des nourritures renouvelées ; car chaque génération apporte une faim différente.

Quoi de plus rebutant, de plus fastidieux dans Rousseau que les théories sur le retour à la Nature, l'allaitement des enfants, la musique italienne, etc., par où la faveur du grand nombre s'empara de lui tout d'abord — ou si l'on préfère : par où il s'empara d'abord de la faveur du grand nombre. C'est malgré cela, non à cause de cela qu'il est grand. De même, il apparaît aux clairvoyants que les célèbres doctrines de Barrès, d'un si excellent effet pratique aujourd'hui, et pour lui-même et pour la France, pèseront d'un poids mort bien fatigant sur son œuvre, bientôt. De même l'on peut déjà dire que ce par quoi la poésie de Francis Jammes vivra, ne sera sûrement pas ce qui paraît le plus à fleur de ses vers aujourd'hui. Une œuvre ne survit que par des qualités profondes ;

ces qualités secrètes sont ce qui fait paraître l'œuvre d'abord incertaine un peu, trouble parfois, mystérieuse, inquiétante pour ceux qui prétendent découvrir d'un coup tout " ce que l'auteur a voulu dire ", énigmatique enfin et lâchons le mot affreux : " *malsaine* " ! [1]

Ce qui fit paraître en son temps l'œuvre de Baudelaire inquiétante et malsaine est précisément ce qui la maintient aujourd'hui si jeune et toujours si prégnante.

En art, où l'expression seule importe, les *idées* ne paraissent jeunes qu'un jour. " Notez que ce novateur (c'est Baudelaire que M. Faguet appelle ironiquement ainsi) n'a aucune idée neuve. *Il faut, de Vigny attendre jusqu'à Sully-Prudhomme, pour trouver des idées nouvelles dans les poètes français.* " (C'est M. Faguet qui souligne.) Bien mal dit ; mais bien vrai ; hélas ! et c'est là ce qui fait un poète si médiocre, de l'aimable Sully-Prudhomme; et la grande erreur de Vigny avait bien été précisément de croire que la *nouveauté* poétique consistait à " mettre en poésie " des idées neuves ; et Chénier pouvait bien écrire :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques

[1] J'admire que ce soit le même mot dont également on s'est le plus servi pour qualifier — disqualifier — la musique de Chopin, dont la perfection précisément présente avec celle des poèmes de Baudelaire de si subtils et constants rapports.

mais n'était grand poète que dès qu'il oubliait de mettre en pratique son précepte.

Dès lors, ne s'attachant qu'à la nouveauté de l'*idée*, M. Faguet pourra penser : " Jamais Baudelaire ne traite que le lieu commun fripé jusqu'à la corde. Il est le poète aride de la banalité ; " puis il énoncera le " sujet " de quelques-uns de ces poèmes : " *La beauté* : la beauté rend les choses belles. *Confession :* il n'y a rien en ce monde à quoi l'on puisse se fier. *Les Phares :* les artistes sont les lumières de l'humanité " [1] etc. ; et conclura : " Voilà les nouveautés que Baudelaire a répandues par le monde ! "

Dès lors, aussi bien, je m'étonne moins que la *profonde* nouveauté de Baudelaire lui échappe, [2] de sorte que l'expression l'en désoriente et lui en apparaisse presque partout fautive :

Passe pour cela (la banalité) ; car il y a de très grands poètes qui n'ont jamais fait autre chose que de déployer des lieux communs comme des étendards ; seulement il y a la manière et il y faut la forme. Baudelaire est souvent très mauvais écrivain... Il abonde en impropriétés, en gaucheries, en lourdeurs, en platitudes. Il est rare qu'il y

[1] " ... poésies détachées, courtes, *sans sujet appréciable* (comme les autres, lesquels faisaient un sonnet pour raconter quelque chose poétiquement, plaider un point, etc.) " crayonne Laforgue en marge des *Fleurs du Mal.*

[2] " On n'analyse pas des émotions comme on ferait des phénomènes intellectuels " écrit sagement Barrès, à propos de Baudelaire précisément.

ait chez lui quatre vers de suite qui soient d'une langue sûre.

La forme ! comment oserons-nous, après de telles déclarations, proposer à M. Faguet la seule explication plausible du mystère qui l'étonne tant aujourd'hui : c'est à la perfection de sa forme que Baudelaire doit sa survie. L'artiste la doit-il jamais à rien d'autre ?

Perfection très différente évidemment de celle des sonnets de Heredia par exemple, toute latine celle-ci, logique et qui se puisse expliquer. C'est de cette perfection que s'est contenté trop souvent notre langue ; non point qu'on ne puisse découvrir de ci de là, dans les vers de Racine principalement, parfois détériorant la perfection extérieure, une perfection plus cachée, musicale déjà, mais comme à son insu — et je ne crois pas très exagéré de dire qu'on vient seulement de s'en apercevoir. — Baudelaire le premier, d'une manière consciente et réfléchie, à fait de cette perfection secrète le but et la raison de ses poèmes ; et c'est pourquoi la poésie — et non seulement la française, mais l'allemande et l'anglaise tout aussi bien — la poésie européenne, après les *Fleurs de Mal*, n'a plus pu se retrouver la même.[1]

Il y avait dans ce petit livre bien autre chose et bien plus que l'apport d'une " idée nouvelle " ou

[1] " Prophète d'un art nouveau " écrit Barrès.

même de beaucoup d'"idées": la poésie désormais ne s'adressait plus aux mêmes portes de l'intelligence, se proposait un autre objet.

Insensible à la perfection secrète, c'est l'autre perfection seule, rhétorique, logique, *oratoire*, que cherchera M. Faguet ; et par bonne volonté, il louera d'y avoir à peu près atteint, selon lui, "*l'homme et la mer;*" le quatrième "*spleen*" — deux des moins bonnes pièces du recueil. Il écrira "je reconnais que *Don Juan aux enfers* comme tableau, est très remarquable"; ce *Don Juan* précisément, que Barrès voudrait enlever du volume. Citant un autre poème "je préviens, dit-il, que les cinq premières strophes, quoique bourrées de chevilles et de propos insignifiants ou niais (je les soulignerai), sont d'une grande beauté intrinsèque, sont l'idée poétique bien saisie (*sic*) et quelquefois exprimée avec force." Il "confesse que la *Charogne*... a de la fermeté, du coloris, une grande image, et admirablement placée,... et du *mouvement* (c'est M. Faguet qui souligne), un très beau mouvement" — "c'est peut-être la seule pièce de Baudelaire qui soit en marche," déclare-t-il enfin, satisfait d'y retrouver de l'éloquence. Combien n'en trouverait-il pas davantage dans les Odes de J. B. Rousseau ! [1]

[1] La plus grande nouveauté de son art, n'a-t-elle pas été précisé-

Et, dès lors, je veux croire que lorsqu'il cite, choisissant, de tout le livre, les pièces les moins bien venues et qui tiennent dans l'œuvre de Baudelaire à peu près la place que les tierces rimes du *Romancero* tiennent dans *les Trophées*, — je voudrais croire que c'est sans maligne intention et simplement parce qu'il n'est pas sensible à la beauté des pièces voisines ; mais pourquoi le peu, le médiocre qu'il cite, encore le cite-t-il si mal ?

Pourquoi, dans la pièce sans titre où il ne sait voir que "platitude,... chevilles,... image d'une impropriété blessante." (Il fait le compte de tout cela ; et malheureusement pour Baudelaire les "beautés" de ses poèmes sont de nature telle qu'on ne les peut jamais numéroter,) pourquoi intervertir l'ordre des vers de manière que la suite en devienne complètement incompréhensible ? Je veux bien qu'il ne l'ait pas fait exprès ; n'empêche que c'est fâcheux.

Pourquoi, citant avec complaisance la décevante pièce intitulée *Confession*, et y critiquant deux vers :

ment d'*immobiliser* ses poèmes, de les développer en profondeur !

" Je hais le mouvement " fera-t-il dire à *la Beauté*.

Le retour périodique d'un même vers, de plusieurs vers, d'une strophe entière, dans nombre de ses plus beaux poèmes, eussent dû, semble-t-il, renseigner M. Faguet sur ce que cette extraordinaire absence d'agitation, qu'il dénonce, gardait de volontaire et de prémédité. V. *Mœsta et Errabunda*, *le Balcon*, *Réversibilité*, *le Beau Navire*, *l'Invitation au Voyage*, *le Jet d'eau*, etc.

> "*Une note plaintive, une note bizarre*
> *S'échappe tout en chancelant.*"

pourquoi met-il un point après chancelant, ce qui fausse complètement le rythme, dénature le sens de la phrase et permet d'écrire "*Une note qui s'échappe en chancelant!* comme la métaphore est tirée, pénible, *insensible aux yeux* (c'est M. Faguet qui souligne); un point, quand Baudelaire n'a pas même mis un virgule, et que voici la phrase rétablie, présentant une métaphore qu'on peut n'approuver point, mais qui n'est tout de même pas si *insensible aux yeux* que M. Faguet se plaît à le dire :

> *... en chancelant*
> *Comme une enfant chétive, etc...*

Je veux bien que M. Faguet n'ait pas vu que la phrase continuait, comme, en général, je préfère croire qu'il a peu lu et mal lu Baudelaire ; mais tout de même, quand on critique aussi âprement, comptant les fautes sur ses doigts, une citation fausse, et dont on tire des conclusions, c'est fâcheux.

"Si Baudelaire en valait la peine," (le mot est de Brunetière) sans doute il eût fait attention.

Quant au *Balcon*, à la *Chevelure*, au *Jet d'eau*, à *l'Invitation au Voyage*, au "magnifique" *Crépuscule du matin* (l'épithète est de M. Bourget) etc., M. Faguet n'en parle même pas ; et je préfère qu'il

ignore ces poèmes, car je me chagrinerais à penser que, s'il les avait lus, même en ne les aimant pas,[1] il n'ait pas du moins senti, pressenti, qu'il y avait là quelque chose de plus que dans Hégésippe Moreau par exemple (c'est lui qui me propose ce nom), quelque chose d'inquiétant, quelque chose de louche — quelque chose de musical.

Musical ! veuille ce mot, ici, n'exprimer point seulement la caresse fluide ou le choc harmonieux des sonorités verbales par où le vers peut plaire même à l'étranger musicien qui n'en comprendrait pas le sens ; mais aussi bien ce choix certain de l'expression, dicté non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement que le ferait une définition, l'émotion essentiellement indéfinissable :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,

[1] "La critique commence à ceci : comprendre ce qu'on n'aime pas." dit-il en fin d'article, comme s'il avait tout de même compris Baudelaire !

Et l'animer encore d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

Je cite cette suite de vers, parce qu'ils sont peut-être un peu moins célèbres que telle autre suite de vers, plus belle encore, de *la Chevelure*, ou du *Balcon* par exemple — et qu'ils me paraissent significatifs. M. Faguet pourrait sans doute aimer, à l'exception du mot "parfumé" la strophe précédente et surtout dans celle-ci le troisième vers :

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,
Où dans la volupté pure le cœur se noie;
Comme vous êtes loin, paradis parfumé!

parce que tout peut à peu près s'y expliquer; mais les deux dernières strophes, celles que je citais d'abord! Pourquoi ces "brocs de vin"? pourquoi "furtifs"? demandera-t-il, et nous ne saurons quoi lui répondre. Puis il dira : il fallait animer *avec* une voix ; on ne rappelle pas le paradis, on *se* rappelle le paradis; *avec* les brocs de vin est une cheville; il fallait : les brocs de vin, pour continuer l'énumération ; Chine est mis là pour la rime; une, deux, trois, quatre, cinq fautes! Brunetière écrivait déjà "Cet homme fut doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression!" et ailleurs "Que veut-on ici

que j'admire ? " et ailleurs encore " sommes-nous obligés de comprendre ? " — Mais non ! mais non ; nous n'y sommes pas obligés ! Non plus que nous ne le sommes, heureusement, d'approuver ici Brunetière. Il est certain que la poésie de Baudelaire, et c'est là précisément ce qui fait sa puissance, sait quêter du lecteur une sorte de connivence, qu'elle l'invite à la collaboration. L'apparente improprieté des termes, qui irritera tant certains critiques, cette savante imprécision dont Racine déjà usait en maître, et dont Verlaine fera une des conditions de la poésie :

....surtout ne va pas
Choisir tes mots sans quelque méprise.

cet espacement, ce laps entre l'image et l'idée, entre le mot et la chose, est précisément le lieu que l'émotion poétique va pouvoir venir habiter. Et si rien n'est plus compromettant que cette permission de ne plus parler net, c'est bien précisément parce que seul le vrai poète y réussit.

Impropriété ? — Comment expliquer dès lors que dans les bonnes pièces de Baudelaire (et celles-ci sont plus nombreuses qu'il ne paraît d'abord) cherche-t-on à remplacer un seul mot, l'harmonie tout entière du vers et de la strophe, le son du poème entier parfois, n'est plus que celui d'une belle cloche fêlée.

" Vous ne semblez pas encore vous être rendu

compte, — disait, en corrigeant un devoir de philosophie, M. Lyon, mon professeur — qu'il y a dans la langue *certains mots qui sont faits pour aller ensemble !* " Baudelaire ne peut souffrir les locutions toutes faites, les métaphores prévues; il se plaît même souvent à désorienter le lecteur par un rapport dont on ne reconnaîtra pas d'abord l'exactitude et, préférant aristocratiquement l'étrange au banal, il estimera qu'une association d'images et de mots est parfaite, non point lorsqu'elle peut servir toujours, mais au contraire quand elle ne peut servir qu'une fois.



J'ai gardé pour la fin, la première accusation de l'article; non point qu'elle m'embarrasse beaucoup, car je ne me propose point d'y contredire; je prétends l'accepter au contraire, en reconnaître la justesse, estimant que c'est dans ce grief même, qui devient louange à mes yeux, qu'il faut chercher la secrète vertu de Baudelaire:

" Il n'a quasi aucune imagination."

Déjà Barrès écrivait : " Sur le travail Baudelaire peinait... Après tant de veilles, l'œuvre de cet acharné est courte." Il est vrai qu'il ajoutait déjà, judicieusement : "Chez lui le moindre vocable trahit l'effort *par où il atteignit si haut.* [1] " Une phrase de Brune-

[1] Le nom de Mallarmé serait, ici, aussi bien à sa place que celui de Baudelaire.

tière va nous aider encore davantage : " C'est qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien ou presque rien du poète... Le mouvement, l'imagination lui manquent. " Et je n'ai garde de protester. Accordons que mouvement et imagination lui manquent; qu'il ait *dû* s'en passer plutôt que *voulu* s'en passer, peu m'importe si le résultat poétique est le même. Il est dès lors permis de se demander, puisque voici tout de même les *Fleurs du Mal*, si c'est bien essentiellement l'imagination qui fait le poète; ou, puisqu'il plaît décidément à MM. Faguet et Brunetière de n'appeler poésie qu'un certain développement oratoire versifié, s'il ne sied pas de saluer en Baudelaire autre chose et plus qu'un poète : le premier artiste en poésie.

" L'imagination imite; c'est l'esprit critique qui crée. " [1] Cet aphorisme d'Oscar Wilde, où certains

[1] " Je rassemble en une phrase l'idée un peu éparse au cours du premier dialogue de " Critic as artist ", dans *Intentions* — dont voici quelques passages significatifs : — *Il en est, il en a été toujours ainsi. Nous inclinons parfois à penser que les voix qui résonnaient à l'aurore de la poésie étaient plus fraîches, plus simples, plus naturelles que les nôtres et que l'univers, tel que le contemplaient et le parcouraient les poètes d'alors, pouvait, grâce à une vertu poétique particulière, passer en chant presque sans modification... Nous ne faisons là qu'attribuer aux autres âges ce que nous désirons, ou croyons désirer pour le nôtre. Notre sens historique est en défaut. Tout siècle qui produit de la poésie, si lointain soit-il, est un siècle artificiel* (inutile de faire observer que je ne cite qu'une traduction; que le mot *artificiel* n'est point pris ici dans un sens défavorable et s'oppose plus à *spontané* qu'à *naturel*) *et*

esprits, superficiels ou prévenus, ne consentiront à voir qu'un paradoxe, éclaire une vérité profonde; il nous explique, dans le cas particulier de Baudelaire, comment cette raréfaction de l'imagination l'a servi, le contraignant à ne jamais tenir quitte son intelligence — d'une si précise vigueur, et toujours appliquée à même une chair si sensible; son sens critique, d'une si scrupuleuse et tenace fidélité.

Baudelaire était avec Stendhal la plus admirable intelligence critique de son époque. Que vaut le romantisme auprès de ces deux inventeurs ?

Or Stendhal lui aussi, fut complètement méconnu par Brunetière ; (et aucun de ces deux grands noms ne figure dans le XIX[e] Siècle de M. Faguet.)

Je ressens pour Brunetière parfois presque autant d'admiration que Suarès même ; il m'intéresse, me passionne souvent, par sa rigueur têtue, par ses exclusions, ses incompréhensions, ses haines plus amusantes que ses amours ; par ses amours enfin, si bien placées. Sa langue enveloppante se noue autour du sujet et de ses dépendances, comme l'infini serpent de bronze autour de la famille Laocoon. Il n'est pas toujours dépourvu d'une certaine grâce guindée qu'un bizarre sourire revêche

l'œuvre qui nous paraît la plus naturelle et comme un produit spontané de son époque est toujours le résultat d'un conscient effort. Croyez-moi: il n'y a pas de bel art sans conscience, et conscience et esprit critique ne font qu'un. "

vient éclairer deci delà ; mais lorsqu'il écrit : " Quand Baudelaire n'était pas malade, ou plus exactement quand sa maladie lui donnait du relâche, assez semblable alors à tout le monde, il écrivait ses *Salons*, qui ne valaient en leur genre ni plus ni moins que tant d'autres " — il atteint presque à la légèreté.

Avec à peine un peu moins d'impertinence M. Faguet écrira : " Comme traducteur, tout le monde s'accorde à trouver qu'il est de tout premier rang ; comme faiseur d'articles (littéraires, artistiques, salons,) il est simplement un homme qui écrit dans une très bonne langue ". Voici qui semble mal s'accorder avec les accusations de tout à l'heure : " Baudelaire est souvent très mauvais écrivain " — mais qui ne nous satisfait pas davantage pour cela ; car Baudelaire a proprement créé la critique d'art moderne; lorsqu'il parle de Delacroix, d'Ingres surtout, Fromentin même ne lui est pas supérieur.

Cependant, lorsque je parle de *critique*, on a bien compris qu'il ne s'agit point tant de celle qu'on applique à l'œuvre d'autrui, qu'à soi-même. " Sans l'esprit critique, écrit Wilde, il n'y a aucune création artistique digne de ce nom. Vous parliez tout à l'heure de ce fin esprit de choix, de ce délicat instinct de sélection, avec lequel l'artiste crée la vie pour nous et lui donne une perfection momentanée. Cet esprit de choix, ce subtil tact d'omission

n'est rien autre que la faculté de critique sous un de ses aspects les plus caractéristiques, et celui qui ne la possède pas ne peut rien créer en art. "

C'est cet immanent sens critique par quoi Baudelaire se sépare si nettement de l'école romantique, à son insu du reste, [1] et, tout comme Stendhal, croyant représenter le romantisme, s'y oppose — ou du moins, en en repoussant la rhétorique et l'utopique convenu, n'en garde plus que la frémissante conscience de sa *modernité.*

A quel point faut-il avoir mal compris Baudelaire pour lui reprocher précisément rhétorique et déclamation! Si parfois, dans les *Fleurs du Mal* on retrouve de l'une et de l'autre, l'époque en est responsable. Rien de plus étranger à Baudelaire, à l'art de Baudelaire, que l'amplification inutile du geste et que le gonflement de la voix. Certains, qui ne l'ont pas compris, peuvent être choqués d'autant plus par une emphase subite et rare; nous la louerons au contraire pour ceci : elle n'est pas sincère — et c'est ce qui permet au reste de l'être si profondément.

"Le premier, dit excellemment Laforgue, il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré." Et c'est pourquoi sans doute, à peu près seul de son époque, Baudelaire

[1] "L'imagination, cette reine des facultés" dira-t-il. (*Curiosités esthétiques*, p. 227.)

mérite de n'être point touché par ce vent de défaveur qui souffle aujourd'hui contre le romantisme. C'est aussi par là qu'il s'apparente assez étroitement à Racine ; le choix des mots chez Baudelaire peut être plus inquiet et de prétention plus subtile : je dis que le ton de la voix est le même ; au lieu de donner à leur souffle, à la manière de Corneille ou de Hugo, le plus de sonorité possible, l'un et l'autre parlent à mi-voix ; de sorte que nous les écoutons longuement.

" C'est par les *Fleurs du Mal*, peut-être, que nous reviendrons à la grande tradition classique, appropriée sans doute à l'esprit moderne, mais dédaigneuse des viles couleurs éclatantes et de toutes les sauvageries plastiques, convaincue que l'intellectuel s'honore d'être discret, et rêvant d'exprimer en termes clairs et nuancés des choses obscures et toutes les subtilités intimes " écrivait Barrès en 1884. Je préfère laisser dire cela à M. Faguet par Barrès ; mais, tout en n'aimant guère les " choses obscures " et les " subtilités intimes, " je pense à part moi que Barrès n'a jamais rien écrit de plus perspicace.

André Gide.

POÈME

Les soldats sur la route avaient passé : les cuivres
Résonnaient, semblait-il, contre l'or du soleil.
C'était l'heure où le jour est à l'adieu pareil,
Et quitte un monde en pleurs qui ne peut pas le suivre.

Nous écoutions le chant emporté des clairons,
Cet appel à la mort exaltait mieux que vivre ;
Et nous étions tous deux demi-las, demi-ivres
Du bruit d'ailes que fait la guerre sur les fronts.

Que voulais-tu ? Quel mont, quel sommet, quelle tombe
T'attirait ? Quel souhait de mourir avais-tu ?
Je vis bien ton effort douloureux et têtu
Pour fuir l'amour humain où toute âme retombe.

Et je sentis alors les forces de mon cœur
Te rejoindre en un lieu plus grave que la joie,
Plein de vent, de fumée et d'éclairs, où s'éploie
L'archange des combats, sans fatigue et sans peur.

Mon amour transformé délaissait ton visage
Par qui tout est pour moi raison, paix, vérité ;
Et comme un fin rayon mêlé à ma clarté
Je t'emportais dans un mystique paysage.

— Mais le soir, la tiédeur, les doux champs inclinés,
La splendide et rêveuse impuissance des âmes
Dans mon cœur exalté faisaient plier les flammes,
Comme un feu champêtre est par le vent détourné.

Un pâle étang dormait au cercle étroit des saules,
Les collines versaient le blé mûr comme un lait :
Tes yeux où le désir naissait et se voilait
Avaient l'azur aigu et condensé des pôles.

Nous écoutions bruire, au bord des bois sans fond,
Les cris épars, confus, des geais, des pies grièches,
Le silence inquiet et suspendu que font
Les pas ronds des chevreuils levant des feuilles sèches.

La tristesse d'aimer sous les cieux s'étalait,
Non faible, mais robuste, apaisée, acceptante,
Et je posais sur toi, chère âme humble et tentante,
Mes yeux où le pouvoir humain s'accumulait.

Et lentement je vis dans tes yeux apparaître
Le poison de mon rêve, en ton âme injecté.
Au loin on entendait les clairons disparaître ;
De tout l'or du soir, seul mon cœur t'était resté.
Je consolais en toi ton destin irrité
De n'être pas la cible où tout frappe et pénètre
Pour quelque vague, immense, âpre immortalité...
— Mais que peut-on, hélas, un être pour l'autre être,
En dehors de la volupté ?

Ctesse DE NOAILLES.

LES BEAUX JOURS

Les beaux jours ! Ils passent lentement comme de bleus voiliers sur l'horizon de mer.

Désormais je ne résiste plus. Ce n'est plus le temps de souffrir et d'attendre. Je suis livré à la douceur. Voici monter, du fond de mon âme, mes souvenirs les plus désemparés. Ils se placent les uns auprès des autres. Je n'ai la force d'aucune intention. Je les recueille simplement, comme un marin, surpris par le calme au milieu de l'Atlantique, tient le journal laconique et désespéré de sa dérive sans aventures.

*
* *

Mon enfance s'est passée dans le vieux quartier maritime et commerçant de Bordeaux. Mes parents habitaient un hôtel du XVIIe siècle dont toutes les salles étaient hautes et vastes. La façade, au-dessus de chaque fenêtre s'ornait de visages en saillie. Dans la cour il y avait un perron, et, contre le mur de droite, la margelle semi-circulaire d'un puits abandonné qu'on avait recouvert de planches

pour y disposer des pots de fleurs. — Je savais qu'un ruisseau canalisé coulait sous notre rue.

La maison n'avait que deux étages et nous occupions le deuxième. Au printemps, vers quatre heures, en rentrant du lycée, je m'installais à mon pupitre que je glissais entre les deux battants de ma fenêtre ouverte. Une gouttière en zinc passait devant moi, si large que je ne pouvais, même en me penchant, apercevoir le pavé. La maison d'en face, plus élevée que la nôtre, fermait mon horizon. Mais le ciel bleu au-dessus de moi peu à peu m'enlevait tout courage. La paix descendait dans mon cœur, y dissolvant tous mes désirs. Je sentais confusément la proche présence du port, les grands quais arrondis selon le fleuve. De vagues cris retombaient mollement de l'espace, où ils s'étaient mêlés. Une odeur de fumée aigre venait au bord de la croisée avec le vent silencieux. La rue sentait la cave et les barriques vides. De légers atomes de charbon se posaient sur mon devoir commencé. En bas les chocs sourds d'une imprimerie... J'écoutais mon cœur tout désorganisé par le calme et le beau temps. Une quiétude horrible me corrompait.

Après le dîner, en juin, le soleil n'était pas encore couché. Il avait simplement disparu derrière les maisons. Nous nous mettions, mes frères et moi, aux fenêtres qui encadraient la cour sur trois côtés. Au-dessus de nous l'azur régulier, pâli par

l'heure tardive. D'innombrables hirondelles en se poursuivant traversaient le carré bleu que découpait la cour sur le ciel. Elles filaient pêle-mêle, pleines de cris. J'entendais leurs piaillements désespérés rapidement s'affaiblir, se perdre... puis revenir. De temps en temps s'élevaient jusqu'à nous les voix des enfants qui jouaient à la pirouette sur la place Saint-Pierre. Les mains sur la barre d'appui, je restais immobile jusqu'à l'ombre, attendant que l'inquiétude qu'elle apportait vînt me guérir.

De ces souvenirs de détresse toute mon enfance est peuplée. Quand il faisait beau, nous allions aux docks maritimes qui terminent la ville en aval. Longtemps nous suivions les quais, marchant entre les barriques et les wagons de marchandises, tout au bord du fleuve, dans l'odeur du goudron. Calme éperdu et silence de ce port ! Sans doute, de loin en loin, on déchargeait un navire. Des hommes, sur une longue planche élastique, allaient et venaient régulièrement. La grue à vapeur grinçait sur son pivot. Mais l'activité de quelques groupes accentuait la désolation des intervalles déserts. Ville sans espoir dont souvent mes pas ont accompagné le détour ample et vain ! La Garonne s'agrandissait au pied des collines de Lormont. On ne la voyait pas continuer. Debout sur les dalles vides du quai, je regardais sa stagnante largeur sous le beau temps.

A l'entrée des docks une estacade pourrie s'avançait dans la rivière. Puis les docks : dans l'encadrement des berges cimentées luisait une eau plate avec des débris de charbon flottants. Les cales semblaient trop petites pour la hauteur des paquebots délestés. Parfois, dépassant les derniers trois-mâts dont le beaupré s'allongeait au-dessus de nos têtes, nous arrivions au bord du bassin d'alimentation. C'était une vaste pièce d'eau carrée et sans profondeur, où poussaient des joncs et que ridait le vent. Au-delà la campagne commençait avec lassitude. Sur un remblai jaune un petit chemin de fer Decauville traversait une prairie marécageuse, rejoignait une ligne de peupliers, disparaissait... Un jour de juin, tout au fond du paysage, une charrette débordante de foin a passé longtemps. Et m'étant retourné, j'ai aperçu par-dessus les arbres deux voiles gonflées de brise qui remontaient le fleuve vers Bordeaux. Ah ! molle amertume du non-désir ! Tant de paix s'était glissée dans ma poitrine qu'appuyant sur elle mes deux mains, je l'ai sentie douloureuse.

Et maintenant voici qu'affluent dans ma mémoire, innombrables et tous pareils, ces souvenirs empoisonnés. Ils se font si prochains, si pleins de persuasion que je les ressens plutôt que je ne me les rappelle. Nous passons l'été à la campagne, sur l'une des collines qui dominent Bordeaux, assez

près pour entendre la ville sans la voir. Nous sommes dans la petite propriété de mon grand-père. Il fait beau. Le vent souffle d'est. La matinée s'avance vers midi. Il y a des chants de coq dans la campagne ; mais je ne les entends que si je fais attention. Dans l'écartement d'un vallon je découvre la lande, le pays indéfini et solitaire qui se déploie sur l'autre rive de la Garonne. Blancheur mate des lointaines maisons sous le soleil. De brefs sifflets de chemin de fer montent de temps en temps parmi le calme. A peine prononcés, ils se dissipent, s'évaporent dans la plénitude du jour ; ils sont absorbés par le beau temps comme un nuage...

Midi. Faible et douce, la sirène d'une fabrique se plaint interminablement dans le silence. Sa voix est si continue que je finis par y surprendre de vagues pulsations... Elle se tait.

L'après-midi le vent tourne au nord. Assis au bord de la vigne, je l'écoute arriver longuement derrière moi dans le jardin. Il saisit les arbres d'un trouble bleu et invisible. Il ruisselle au travers, il coule entraînant un peu les branches, noyant les feuilles dans un murmure. Voici au-dessus de moi, son bruit immense, tranquille et limpide. Puis il s'en va, il agite encore quelques rameaux. Je l'entends s'arracher des arbres doucement, avec adieu, avec à-jamais.

A quoi s'emploierait mon cœur parmi ce vain

passage et le liquide azur de cet après-midi ? Il n'a d'autre tâche que de se supporter. Et déjà il n'en a plus la force. Je sens se perdre en moi comme une eau ma vie désoccupée.

Le vent rabat maintenant sur nous les bruits tristes des chantiers maritimes. Selon qu'un souffle favorise ou combat leur venue, se font plus ou moins retentissants les lents coups de marteau dans les coques métalliques. Un instant la brise apaisée m'en ravit presque l'écho. Mais bientôt elle ramène le rythme monotone qui scande la monotonie de la journée. Un train roule soudain lourdement sur un pont de fer. Toute la ville laisse monter la détresse de sa morne animation. C'est Bordeaux, ville molle et atlantique.

En regardant derrière moi, j'aperçois entre les feuilles du jardin le bleu plus foncé du nord, une couleur si pure, si complète qu'il serait fou de désirer autre chose que la voir. Si satisfaite est mon âme qu'elle est pleine de découragement.

Le soir, après le dîner, je suis sorti. Au détour de la maison, soudain le grand courant du nord qui chantait, qui descendait à travers la nuit emplie de lune et sur tout mon visage coulait...

Si je suis le décours sans surprise de ma mémoire, c'est maintenant aux soirées étouffantes du mois d'Août qu'il me conduit. Le jardin est lourd et muet dans l'ombre. L'air est sans haleine,

la nuit dense est comme une onde immobile qu'on écarte en marchant. Nous nous promenons par petits groupes ; nous descendons cette étroite allée qui longe la vigne et d'où l'on voit dans la plaine briller les bleus phares électriques de la Gare du Midi. Mes oncles et mes tantes mariés se tiennent par le bras. Ils se parlent avec sagesse et lassitude. Ils s'expliquent leurs affaires et bientôt ils n'ont plus rien à se dire. On entend encore à voix très basse : " Non, mon chéri..." ou " Comme tu voudras. " Leur vie, fidèle et pareille, traverse une fois de plus mélancoliquement la sombre mer de l'Eté. Il y a des étoiles. Si quelqu'un d'entre nous d'un peu loin nous précède dans l'allée, on l'appelle doucement en sifflant quelques notes tristes qui sont le signe de reconnaissance de la famille. Savent-ils, eux qui sont de mon sang et près de qui je marche, de quel désespoir sans paroles me noie leur causerie fatiguée ?

Jardin nocturne de l'Observatoire à Floirac. Pour y parvenir la voiture a dû monter par le chemin de Caumont raide et tortueux sous les arbres et qu'on dit visité par le diable. Voici le sommet de la colline : une grille s'ouvre ; nous venons nous arrêter au pied des bâtiments étranges. Ils sont vaguement blancs dans l'obscurité ; ils ont des contours géométriques ; ils ont pris la forme régulière et monstrueuse des paysages morts qu'ils contemplent dans les astres. Ils semblent

distraits d'ici-bas. La grande coupole partage en régions invisibles le ciel.

O jardin qui respirais sous la nuit chaude, jardin sur qui descendait la solitude du firmament. Comme il occupait la cime ronde du coteau, de toutes parts il s'inclinait un peu. On se sentait en un endroit élevé et découvert. Pas d'arbres. Il n'y avait que des buissons épars tout luisants d'ombre. Il semblait que la terre baignât nu son visage dans l'immensité, comme dans une fontaine tiède, obscure à force de profondeur et pleine de paillettes merveilleuses. Nous marchions sur les pelouses sans un mot. L'espace glissait sur nous avec les étoiles. Dans une longue maison basse perdue parmi les herbes, nous avons surpris un astronome couché sur le dos, en train d'observer. J'ai vu au télescope le voyage clair de Wega : elle s'échappait toujours.

*
* *

Ce pays doux et mortel de mon enfance je l'ai emporté dans mon âme. Et maintenant si se taisent mes désirs, si je suis quitté un instant par la souffrance, il renaît au fond de moi.

Par ma fenêtre j'aperçois Paris étendu dans cette langueur de six heures du soir. Il n'en faut pas plus pour que se déclare ma muette détresse. Le ciel vient de se dépouiller des derniers nuages

d'un jour pluvieux. Les maisons forment des masses nettes. Quelques fumées montent droites à travers l'invisible humidité. Un clair silence règne sur les toits. Au loin les collines enferment régulièrement la ville, la contraignent à ne se point prolonger. Tout est clos et stagnant. Epouvantablement il n'y a que cela.

En moi ce n'est plus de la pitié, mais une grande frénésie muette, un arrachement immobile de toute l'âme, un cri contenu qui ne s'interrompt pas. Je me tiens au bord de la vie. Je l'accepte. Je la constate. Il n'y a qu'elle. Il ne faut plus bouger. Toutes choses sont bien, Seigneur, puisqu'elles existent. Mais donnez-moi du moins la force de supporter cette pensée.

Tout m'apparaît avec son existence. Je vois cet homme se mouvoir en face de moi dans sa chambre comme une pauvre bête maladroite, sournoise et appliquée, comme un insecte qui traîne une paille et se dépêche pour n'être pas surpris. Je devine ce que préméditent ses moindres gestes. Je le plains avec détestation. Ce qu'il fait est bien, mon Dieu. Mais ce qu'il y a d'affreux c'est que cela ne soit bien que parce que cela est.

J'ai en moi une indignation qui sourit tant elle se sait vaine. Je suis plein de pardon. Et je me pardonne aussi à moi-même qui suis si misérable. Je vois mes désirs inefficaces, mes calculs honteux, ma bassesse qui n'est même pas assez continue

pour me servir de grandeur. Je vois mes petites affections, mes beaux actes de charité, ma colère, mes projets de vengeance que je m'entends si bien à faire échouer. Ne faut-il pas que je me pardonne puisque tout cela existe en moi ?

Ah ! clairvoyance que je ne peux souffrir !

Mais ayant fermé les yeux, ô paysage que je discerne sous mes paupières, d'où viens-tu ? Insoutenable délice, joie au-delà du bonheur. C'est une terrasse sur les confins de la vie avec des jeux extrêmes et accablés. Des voix d'enfants montent dans la vague et mortelle pureté du soir, comme les cerceaux du jeu de grâce entre les frondaisons hautes de l'avenue. Elles sont pleines d'un transport infini, mais d'où l'espoir s'est retiré. Elles se prolongent dans la paix ; une voyelle lasse chante jusqu'à s'exténuer ; elle se défait parmi l'aisance de l'air sans écho. Qu'y a-t-il au versant de la colline que je n'aperçois pas, car l'allée s'évanouit sur la quiétude du ciel ? Les jeux tournoient vers la vallée ; ils renoncent à vivre ; de ce renoncement seul ils sont animés. Joie que ne soutient plus le désir. Ce sont de si finissantes délices qu'elles touchent à la mort.

JACQUES RIVIÈRE.

LE VOYAGEUR ET LA FORÊT

— Voyageur,
Ton sac à tes pieds,
Sur tes genoux ta canne
Et tes mains en travers,
Pourquoi, sur ma lisière, t'arrêtes-tu ?

Le soleil monte.
Ton épagneul aux yeux tristes halète.
Ton front, ridé de poussière, ruisselle.

Viens, je t'offre mon ombre.

— Forêt,
J'aime cette lumière.
Je viens des villes noires.
J'étouffais entre leurs falaises de pierre.
J'aspire cet air qui brûle,
Mais, sur mes épaules, pèse à peine,
Et qui me baigne,
Sans irriter ma gorge ni mes yeux.

Je suis seul.
Je suis bien, loin des foules qui nous règlent.

Ces blés sont doux à voir.
Le souffle qui les berce,
En se brisant, contre la balle des épis,
Bruit comme un vin nouveau qui bout dans une cuve.

J'aime ces grandes moissons pleines de marguerites,
De nielles, de bleuets et de sanves maudites,
Où des moineaux, qui se chamaillent, plongent et replongent,
Comme des chevènes à la surface d'un étang.

Aujourd'hui, ce n'est pas à cause du Pain *que je les aime,*
Ces blés lourds
Que tant de rimeurs et de rhéteurs déshonorent.
Ils sont chauds, leur paille craque, leur terre se fendille,
Ils sentent bon. Ils vibrent, puis se taisent,
Quand un nuage leur masque un instant le soleil.

Ils sont là à mes pieds. Devant moi ils ondulent.
Ils vont jusqu'aux jardins des villages trop pleins.
Ils m'apportent les rires
De tous ces hommes, qui viennent de partout
A cause de ces moissons qui mûrissent,
Et les notes naïves de leurs accordéons
Qui dominent leurs voix injurieuses.

Va ! Je sais bien qu'ils crient, et qu'ils jurent, et qu'ils suent,
Et que leur mains sont dures.
Mais ces faux que l'on bat,
Je n'en perçois d'ici que le rythme, sans voir
Les yeux du paysan madré, qui les martèle ;
Ces commères, qui vont au grand trot des charrettes,
Leur odeur de fumier, et leurs rudes paroles
Se dissipent avant d'arriver jusqu'à moi,
Et je les vois qui passent dans une poussière d'or.

— Viens, ne regarde plus ces plaines monotones.
Je t'offre mes sous-bois où coulent des rayons ;
Mes ombres qui tremblotent sur les rides des troncs,
Mes petits lacs de ciel dont les rives de feuilles
Assombrissent l'azur,
Et cette rumeur,
Qui, depuis qu'une brise, pour la première fois,
Balança les premières branches de la terre,
N'a jamais encore pu se taire, tout à fait.

— Je viens des villes noires.
Laisse mes yeux regarder loin, comme des yeux d'enfant,
Et se plaire à la fuite illimitée des lignes.

— Sur mes collines,
Tu trouveras des plateaux et des landes.
Grimpe, et tu contempleras, au-dessus des brouillards,
Les espaces sans fin de mes champs de bruyère.

— Je viens des villes, et si je fuis les hommes,
Mes yeux d'homme, ne savent pas encore regarder autre chose
Que des paysages humains.

— Comme eux, je sais me faire bienveillante,
Et je console aussi.

— Tu est trop grave.

— Je suis joyeuse.

Parceque tu as entendu, au collége, des pions
Dire que mes hêtraies ressemblent à des nefs,
Tu te crois obligé de marcher à pas lents
Chaque fois que tes pieds écrasent des feuilles mortes
Remonte mes vallons mouillés, et mes ruisseaux,
Sont-ils donc tristes ? Et mes clairières,
Et mes tranchées, où des gramens fleurissent dans les ornières,
Et mes tailles où la lumière brisée est si douce et si tiède,
Et mes feuilles gaufrées, et mes mousses pourprées,
Et ces lianes qui s'élancent et s'amusent à s'enlacer.

— Elles enserrent des troncs, elles étouffent des branches.
De tes mousses, mille têtes s'efforcent de surgir,
Et s'inclinent aussitôt, vaincues.
Sans cesse, des querelles silencieuses se règlent
Dans les creux de ton sol pourri.

Je ne puis écarter les épines lie-de-vin d'un roncier,
Arracher une écorce, soulever une pierre,
Sans découvrir mille petits morts que dévorent
Mille petits vivants sans souci.

Va ! Tu n'es qu'un charnier !

— Lève la tête.
Vois, sur ce bloc de grès,
Rutiler les écailles de ce pin lumineux,
Ivre de distiller sa résine odorante.
Regarde ce beau fils, ses aiguilles, ses branches,
Et ses rouges racines, incrustées dans la pierre,
Qui vont chercher la moëlle brûlante de la terre,
Et la portent vers le soleil.

— Moi aussi, je me suis tendu vers ma lumière :
Les hommes.
Ses rayons, peu à peu sont devenus trop pâles
Pour attirer mon front.

— Un jour, sa tête aussi languira sous les feux
Des plus brûlants étés.

Alors le bûcheron apprêtera sa hache.

— Et toi, tu laisseras la hache s'approcher ?

— Que m'importe !
Je suis l'immortelle forêt.

ANDRÉ SPIRE.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

" Nous n'avons eu comme ressource que de nous aimer les uns les autres. C'est pourquoi j'écris toujours plus tendre que ma tête ne me le commandait. "

(Lettre à M. B. du 11 novembre 1903.)

I

12 décembre 1896

Mon bien cher ami,

Je suis impuissant à exprimer ce paroxysme de la joie de mon cœur lorsque, dimanche matin, j'ai lu votre lettre. Depuis huit jours, des caresses et des bonheurs m'entourent : près de moi, là où je suis, sur cette table d'où je vous écris, je sens votre présence blonde et douce, faite de beauté. Ah ! tout le bon tonnerre de Dieu de votre âme, il me semble le vivre, et je m'exalte en lui, et je vous vis. Moi aussi, je suis bien ardent, et j'ai des flammes au cœur pour tout ce que je pense et pour tout ce que je fais. Toute chose humaine

doit être vécue en enthousiasme, il faut se mouvoir au monde comme un enragé et aimer ses amis par dessus toute chose vivante. Mais je ne sens pas pour vous que cette amitié qui clame, il y a aussi les sentiments graves des instants de repos, et je regarde vers Bruxelles, et je pense à vous, et je vous vois. Votre image n'est pas très précise pour ce qui est des traits du visage, je n'ai pu deviner si vous êtes brun ou blond : ce que je vois de vous ce sont de grands gestes particuliers, un mouvement de la tête levée et un peu penchée, puis une traîne de manteau. C'est bien bizarre, n'est-ce pas ! mais j'ai l'un des esprits bizarres de ce pays. Il fait tiède en moi : se sentir un ami, un grand ami, et avoir reçu de lui des paroles délicieuses qui restent gravées dans la mémoire et qu'on récite souvent, le jour.

. . . .

Cela a dû vous surprendre, que j'aie préparé l'Ecole Polytechnique. Hélas ! pendant trois ans de ma vie, de 17 à 20 ans, j'ai entassé des mathématiques sous mon crâne, et j'en souffre encore d'y songer. La terreur des cahiers d'x entassés, qui vous pèsent comme une chape de plomb ! Et ne pouvoir songer à la beauté de vivre, ni regarder le ciel, ni se sentir un corps humain vivant ! Ah ! oui, j'ai bien souffert.

Voici qu'ayant échoué à l'examen, il m'a fallu errer en ma province à la recherche d'une situa-

tion. Je suis pauvre, puisque mon père est sabotier ; toutes sortes de gens, sous prétexte de me pistonner, se sont indignement moqués de moi, — ce n'est que depuis le mois d'octobre, à 22 ans (vous avez deviné juste) que je suis entré à la Ville de Paris. Là, je suis présentement commis auxiliaire au service de l'Eclairage, dans la mairie du IVe arrondissement. Chaque matin, j'entre là, à 10 h. moins 1/4 et j'en sors à 5h. 1/2 avec environ 2 heures d'intervalle pour déjeûner. Et comme vous le pensez, c'est bien atroce la bureaucratie ! L'ennui ne consiste pas dans les paperasses qu'on remue mais dans la présence d'autres employés qui font du bruit, chantent, causent imbécilement de tout. A subir cela, on se sent amoindrir chaque jour, — et le soir il faut sortir ou se refaire une virginité pour travailler. Le pis est que je m'estime heureux d'être là-dedans, puisque ça assure ma vie matétérielle.

— L'existence que je mène est assez régulière ; sortir avec un ami, Louis Lumet, de préférence, puis vers neuf heures rentrer et travailler ou rêvasser jusqu'à une heure du matin. Parfois, je vais chez Ghil et nous causons délicieusement de notre art. Et c'est tout. Il en résulte une vie assez vague, insatisfaite, qui se remonte d'alcool un peu, et divague entre la joie sans fin et la mélancolie inouïe. Pourtant, je suis heureux et gai, heureux surtout quand je suis triste : alors je ferme mes

yeux au monde et je songe à tout ce qui souffre. Je revois aussi mon petit passé d'enfance, dans mon pays, je me rappelle des romances bien tendres que m'ont chanté des jeunes filles et je m'en berce. Mes promenades en campagne ou en forêt, du temps où j'étais encore chez mes parents, reviennent avec leur beau ciel sur ma tête — les paysages disent de la douceur, et j'en souffre délicieusement. Ainsi tout le passé me nimbe, — je me calfeutre en lui.

. . . .

II

26 décembre 96

. . . .

Vos parents sont ce que vous aimez le plus au monde, voilà qui prouve combien vous êtes un bon être de spontanéité et de douceur.

Moi aussi, j'aime beaucoup les miens. Mon père est un brave homme qui a travaillé son métier, toute sa vie, plein de courage et enthousiaste aussi. Sa vie est maintenant calme, il a su amasser quelque toute petite aisance qui lui permet de vivre en notre province et de travailler seulement pour se distraire. Maman est une bonne femme du peuple très simple, avec un cœur délicieux qui pleure de bonté. J'ai une sœur jumelle qui est maintenant mariée, et que j'aime

et qui m'aime par dessus tout. Ah! avoir vécu ensemble depuis le premier balbutiement, s'être aimés toujours, et se le dire, et se donner ces baisers de frère à sœur qui sont immatériels et dans lesquels l'âme de la femme vient compléter celle de l'homme.

Ces trois, comme je les embrasse, quand je vais les voir ! et j'ai la mémoire du contact de mes lèvres avec la chair vieille et lasse de mon père et de maman et avec la chair plus ferme de ma sœur. Pauvre chère! elle est la féminisation de moi-même.

. . . .

Je vais peut-être donner quelque chose au printemps, si j'ai quelques fonds. Cela s'appellera "*Des voix de pauvre amour*" — il y aura là-dedans "*Le journal de Roger Jan*,[1]" revu quant au style, "*La chair de trois gueux*," cette histoire-ci que je vous envoie, et probablement une histoire de chère petite putain que je vais me mettre à écrire. Mais je suis fort mécontent de moi-même, mon style est en queue de serpent, je n'ai pas le sens du qualificatif, mes idées sont embrouillées et je crains qu'elles ne le soient toujours : il doit y avoir un défaut dans mon esprit.

. . . .

— Quelque chose de votre lettre m'a intrigué : vous me dites que lorsque nous nous connaîtrons

[1] Voir le N° du 15 février 1910 de la Nouvelle Revue Française.

tout à fait nous prendrons un autre mode de correspondance, et vous me priez de vous prévenir lorsque je jugerai que nous en serons à ce point-là. N'est-ce fait ? S'il y a peu de temps que nous nous écrivons, est-ce que nos cœurs l'un pour l'autre ne sont pas assez vifs pour y suppléer ! Je vous en prie, faisons cela, inaugurons ce nouveau mode de correspondance, qui nous mènera au paroxysme de l'amitié que je veux, et que vous voulez, n'est-ce pas ?

. . . .

III

3 janvier 1897 (?)

. . . .

Travaillez bien à votre livre, il sera délicieux j'en suis sûr. Le titre, pour votre cas, le prouve.

Pour mon compte, je me dégoûte chaque jour plus de ce que j'ai fait jusqu'ici. La forme m'en déplaît jusqu'à l'écœurement, elle est maladroite et lourde sans profondeur. Il suffit que je la travaille pour qu'elle soit plus mauvaise et plus contournée encore. Mais, cré Dieu ! que je vais m'y appliquer ! C'est d'ailleurs un tel plaisir, travailler ses phrases et ses idées, que le soir quand je suis dans ma chambre à le faire, j'atteins à de grands bonheurs. Je fume, je rêve et je travaille, et je me chauffe, et j'oublie ma vie ignoble de

chaque jour quand ces messieurs mes collègues causent de leurs stupidités bureaucratiques et m'écrasent avec leurs paroles.

. . . .

IV

9 janvier 1896 (?)

Mon bien cher Henri,

Voici mon samedi soir pour toi. Ton portrait est toujours sous ma lampe quand j'écris: et tu entr'ouvres les lèvres, et tu regardes d'un air enthousiaste et naïf. Naïf, oui, et ceci fait que je t'aime encore davantage, car j'aime la naïveté par dessus tout: celle du cœur qui se donne avec confiance. Et moi aussi, je suis naïf et enthousiaste, si bien que j'en ai souvent souffert, puisque je me confiais et que l'on s'en moquait certainement par derrière. Tu as bien dû connaître ces choses, et te tromper auprès de gens que tu croyais bons et sincères comme toi. Pourtant, je crois qu'à Bruxelles, il y a un état d'âme meilleur qu'à Paris. Ici on est froid et cérébral : ceci me déplaît: là-bas il doit y avoir des êtres si bons ! Je ne sais pas si j'ai des amis ici: il y a des personnes qui m'aiment et me fêtent quand je vais les voir, mais je n'ai cru trouver chez aucune l'élan cordial qui m'eût rendu heureux. Je me souviens de soirées char-

mantes après dîner, en buvant un peu, avec Louis Lumet de qui tu apprendras à connaître le nom, car il a du talent, beaucoup, et il travaille maintenant. Nous causions d'art en étant un peu excités, nous allions au cirque et nos avis communiaient, et je le croyais mon ami. Mais d'autres soirs, il était froid et cérébral, et je ne le voyais pas s'attendrir.

Mais toi, toi ! Tu es le seul, maintenant. Je ne saurais pas dire ce que ton tutoiement m'a fait de bien. Ta lettre commençait par des vous, et à un moment, ton cœur a fait jaillir un toi. J'en ai pâli.

Maintenant il me semble que nous nous tutoyons depuis longtemps, longtemps. Je me souviens à peine de ne pas t'avoir tutoyé. Mais comme j'ai peur, quand je parle ou quand j'écris à d'autres d'employer ce mot : ami ! Il me semble que ce serait les abaisser dans ton cœur et les élever jusqu'à toi. Et je ne veux pas, car tu es celui que j'aime le plus.

Je pense bien souvent au jour où nous nous verrons pour la première fois. Je n'ose pas le composer, avec des couleurs de cieux et des frissons d'air; il faut qu'il s'offre tout neuf, sans l'avoir rêvé, il sera plus délicieux et plus spontané dans mon souvenir.

Quand voudras-tu ? Que ce soit bien vite. Est-ce que tes cours t'absorbent beaucoup ? Si tu le peux, viens donc tout de suite, ne serait-ce que

pour un ou deux jours. J'en pleurerais de joie, d'y songer.

Tu me demandes si j'aime des femmes et si j'ai aimé. Mon dernier amour date d'il y a deux ans. J'étais chez mes parents, et j'avais pour voisine une petite fille de quatorze ans qui était couturière. Elle était grande et développée avec des yeux bleus et un air qui me plut. J'en fus un peu amoureux, des relations de causerie se nouèrent : tous les jours vers une heure, quand elle finissait de déjeûner, j'allais la voir. Je pris l'habitude d'apporter deux roses : j'en mettais une à son corsage en appuyant un peu pour sentir sa poitrine et je la priais de poser l'autre à ma boutonnière, puis nous nous embrassions ; et c'était bon ! Les soirs d'été, nous prenions le frais devant notre porte, j'allais la chercher, elle venait, et nous causions, je lui disais des contes de fées, et j'y mettais des jeunes filles de quinze ans aux yeux bleus qui souriaient, et étaient plus belles que les fleurs. Parfois aussi, il venait des saltimbanques donner des représentations sur la place publique, en plein vent. J'y descendais avec elle et maman. Elle avait un petit corsage rose qui lui laissait les bras nus, et pendant que l'on chantait des romances je prenais son bras nu dans ma main, et je le caressais, et je savourais ce contact comme une chose à peine matérielle. Elle m'a brodé sur papier bristol un rien de petite fleur vague avec des

laines bleu-tendre, vert-tendre et rose-tendre. Là-dessous était le mot : souvenir. J'ai gardé cela, et ça m'est très doux. Puis elle a changé de quartier, je me suis habitué à ne plus la voir, puis à n'y plus penser. Aujourd'hui mon cœur se la rappelle froidement.

Il est aussi une autre jeune fille au visage de Sainte Philomène qui venait chez moi marquer mes mouchoirs et mon linge, que je me rappelle. Je me suis plu et me plais encore à songer qu'elle est ma fiancée. Je ne le lui ai jamais dit, jamais un mot d'amour n'est sorti de ma bouche. Mais je veux songer qu'elle sera celle qui m'accompagnera jusqu'à la mort. Pourtant je sais qu'il n'en sera rien, car je ne suis de sitôt en état d'être marié, mais comme elle a dix-huit ans et qu'elle est belle, quelque rustre en fera bien sa proie. Néanmoins, il faut que je pense à elle, à ses cheveux blond-cendre, à ses lèvres comme des fruits rouge-fané, et à ses yeux noirs, et violets, et mauves, et humides et lumineux au monde. Combien ceci va te paraître bizarre, mon ami ! Ça me le paraît à moi-même. Il y avait un de mes camarades là-bas, qui l'aimait, et je crois bien qu'elle l'aimait un peu. Il me parlait d'elle, et de leur amour délicat, d'un baiser un jour donné. Je n'en souffrais pas, et je lui disais tout plein de bien d'elle, que c'était une jeune fille douce et vierge qui serait la compagne la plus idéale, et suave. Il m'était délicieux

de songer qu'ils étaient bons l'un et l'autre et feraient une union adorable.

Je songe encore à elle : elle s'appelle Julie. J'y songe le soir, c'est une caresse, un rien de songe, ma pensée n'y est même pas. C'est quelque chose qui soupire à peine : Julie ! et me frôle. Je la vois comme une nuance, comme un ciel rose mélancolique du soir. Et je ne souffre pas, je n'ai pas de plaisir et c'est un état parfait.

Mais, mon Henri, ce que je vais te dire est bien vrai, puisque jusqu'ici je n'ai su aimer qu'incharnellement, mon cœur seul veut la douceur et la bonté, je n'ai jamais éprouvé pour elles les sentiments délicieux que j'éprouve en songeant à toi. Car, toi, tu m'as dit que tu m'aimais, et tu me l'as dit d'une telle façon que la peur qui avait retenu mon cœur dans mes amours, n'est plus, dans notre amitié. Je me donne entièrement, sûr que tu penseras à moi avec les mêmes délices que j'éprouve en pensant à toi. Ces jours-ci, après ta lettre qui est la meilleure que tu m'aies écrite, du bonheur et du plaisir m'a partout suivi. Je m'en sentais les yeux lumineux, et je riais et je m'exclamais d'un rien. Et je t'ai déjà dit que c'est plus doux que l'amour des femmes, les hommes connaissent leur cœur sans mystère et ont toute la franchise et la spontanéité sans toquades que n'ont pas les femmes. Or, quand il s'agit de sentiments : les leurs sont suprêmes.

— Tu m'as demandé si j'avais lu Heine. Hélas ! huit ans consacrés à faire de l'allemand m'ont appris à n'en pas savoir un mot. Je ne puis donc le lire dans le texte où la pensée concorde avec le chant. Pourtant, un petit camarade m'en a traduit des choses qui m'ont donné envie de pleurer. *Lorelei*, le *Pélerinage de Kevlaar*, sont les plus belles choses que j'aie lues.

Actuellement, l'écrivain que j'aime le plus c'est Elskamp. Ghil m'a prêté, voici déjà deux ans, tous ses livres. Et j'ai lu : *Six chansons de Pauvre homme*... J'ai lu ça tout haut, d'une voix frémissante et d'un cœur si doux et fondant que j'étais heureux comme un amoureux. C'est travaillé et spontané, la naïveté en surgit comme une fleur. T'ai-je dit — mais j'ai eu matériellement cette illusion : Il me semblait que le petit Jésus contait au petit Saint-Jean comment la vie est faite. Et il pliait sa petite main potelée et il disait : Tu vois, petit Saint-Jean, c'est fait comme ça le monde.

. . . .

V

18 janvier 1897

Mon bien cher Henri,

Je te le dis tout navré, mais j'ai peur de ne pas t'aimer autant que tu m'aimes. Ce matin, quand j'ai reçu ta lettre, je n'ai pas eu ce tout d'extase

que j'avais d'ordinaire en te lisant. Oui ! cela me caressait, mais ça n'était pas ce serrement délicieux dans la poitrine qui m'était habituel. Il faut que je te dise ces choses, parce qu'elles me peinent bien fort. La semaine dernière, les pensées que j'avais pour toi étaient trop intellectuelles. Mon cœur n'y vivait pas comme à l'ordinaire. Oh ! j'en ai tant souffert, vois-tu ! Mes yeux s'en mouillent au moment où je te l'écris, car en cet instant j'ai une grande crise de tendresse vers toi, — ah ! fasse Dieu qu'elle compense mes froideurs passées !

. . . .

J'ai reçu le *Coq Rouge* et j'ai beaucoup aimé ton cœur dans ton conte. Les trois types de femmes et d'amour sont peut-être un peu flou, mais c'est dit avec des effervescences merveilleuses, des enthousiasmes de mots. Il y a des trouvailles divines : " les blés coquelicotés ", les enfants " épanouis aux arbres en grappes de fruits..." je ne puis tout citer mais pour moi c'est très beau.

Et ce numéro du *Coq Rouge* est merveilleux. L'Eekhoud est le plus beau que je connaisse, — et cet Elskamp ! Surtout il a y " *L'âme qui part* " de Ruyters qui est d'une divine analyse, délicate, ah ! délicate — plus que toute chose du monde. C'est le plus beau morceau de lui que j'aie lu. Et à ce propos, voici mon opinion sur *A eux deux* : Il y a le jardin qui est suprême et vit par tout son être. Presque tout y est : teintes, frissons, parfums,

vie, — mais je n'aime pas beaucoup le reste. Ce n'est pas assez vécu. Ils ne se disent pas de tendresses. Et puis ces dissertations sur la musique, même la couleur des âmes, etc... sont déplacées. Oh ! que j'aimais mieux " *Les Oiseaux dans la cage* ". Il y avait dit la Forêt comme personne ne l'a dite avant lui, pas même Lemonnier dans " *Un mâle* ". Je lui ai écrit en ce sens : cette forêt, j'y ai vécu à le lire. Et puis le drame de ses amants était poignant. J'en ai le cœur bouleversé.

. . . .

Ah ! tu me parles de musique. J'en suis fou ! Mais voici qui est bien ridicule : j'ai l'oreille musicale comme les pompiers de mon pays, et tout l'essentiel des maîtres m'échappe. Il me faudra des années encore pour pouvoir les goûter. Je me suis mis à faire mon éducation en allant tous les dimanches aux Concerts Colonne, — mais progrès lents.

Mais, les romances populaires, — ah ! mon ami, les romances ! Il est des choses ridicules, sous lesquelles je me pâme. J'ai en cela l'âme d'une petite modiste. Tels morceaux : *La môme aux grands yeux*, *L'oiseau qui vient de France* (n'en ris pas) attendrissent en moi mon coin d'âme peuple, et j'en pleurerais de délices. Par qui que ce soit chanté, quand ce serait par un roulant des rues, avec une voix d'alcool, cela m'étreint, j'en suffoque et j'en râle. Ah ! j'ai beau me traiter de crétin,

et me montrer à moi-même toutes les laideurs de la musique, de mots et d'idées, — je pars quand même.

Quand un orgue de Barbarie moud ses morceaux j'atteins au parfait bonheur. Mélancolie de vivre, tristesse de songer à des légendes, et bonheur de s'y réfugier, me voilà. Et quoi que je fasse, je m'interromps. Il faudrait que je lise une de tes lettres pour ne pas le faire. Peut-être un de mes ancêtres a-t-il tourné la manivelle.

J'ai une autre grande passion. Tu en peux rire. C'est pour les gâteaux. Quand je passe devant un étalage de pâtissier, je ne puis pas ne pas m'arrêter, au moins pour contempler. Il y a surtout les St-Honoré. Ah! la crème blanche, et les boules dorées. Mais cette passion est idéale. Je mangerais cela comme on respire une fleur, sans bestialité gourmande. Il me semble voir une âme blanche avec qui je veux communier; très souvent, je ne résiste pas à la passion, et j'achète un énorme St-Honoré et je le mange de rang, en guise de déjeûner.

Le jour où ma sœur s'est mariée à un pâtissier, les miens et moi, nous avons bien vu que la bénédiction de la Providence était sur ma tête. Ah! quand je vais les voir, je suis insatiable. Tant plus je mange des gâteaux, tant plus j'en désire. Je suis de force à manger un fonds. J'ai fait de grandes expériences pour attraper des indigestions,

de façon à m'en dégoûter. Je n'ai pas eu d'indigestion, et j'ai aimé encore plus les gâteaux. D'ailleurs, je ne vois pas dans le lointain de mon enfance, quand a commencé la passion. Je te disais tout à l'heure que je devais avoir eu un ancêtre joueur d'orgue et chanteur des rues, — mais certainement j'en ai eu dix mille qui étaient pâtissiers.

Et toi, mon Henri, les aimes-tu aussi, les gâteaux ! Dis-le moi, et quelles sont tes grandes passions.

Je resonge à ton amour. Oh ! sois heureux. Moi aussi j'ai le cœur assez large pour aimer et toi, et celle qui t'aimera. Je voudrais que tu rencontres l'âme furieusement belle comme la tienne, et que tu jouisses d'elle comme je le rêve.

. . . .

VI

9 février

Mon bien cher Henri, je reçois ta lettre en ce moment, c'est bon d'en recevoir, lorsque j'attends, mais quand cela vient en surprise, il y a un miracle de joie. Je la porte précieusement en montant mon escalier noir, c'est un beau trésor que je vais connaître : à l'entrée de ma chambre, je peine à retrouver mes allumettes parce que je suis impa-

tient d'allumer pour te lire. Toutes les paroles sonnent, je sens mes yeux briller comme quand on a beaucoup de bonheur.

Précisément, tu me parles des naturistes et je sors d'avec Montfort. La lecture de *Sylvie* m'avait infiniment ému. Mille liens de sentimentalité nous unissent, je crois. Mais, Montfort, je le connais trop peu pour juger son cœur, car c'est à ce point de vue sentimental, que je veux juger les gens que je connais. Il m'a l'air rêveur, et bon, et doué d'un peu de loufoque enjouement comme moi, à certains moments. Parfois, dans ses rêveries, l'on croirait bien qu'il pleure Sylvie. Nous nous sommes quittés assez délicieusement cette fois-ci parce que nous étions seuls et nous avons pu causer. Et nous avons un rendez-vous pour la semaine prochaine, je crois que nous deviendrons assez amis. J'aime un peu Bouhélier qui est effroyablement songeur et tranquille. Comme mouvement et idées d'art, ils me plaisent aussi. Mais ne va pas croire que je m'enrégimente chez eux. Mais ils sont les seuls jeunes de France qui me plaisent. Je déteste fort les gens du M..., et ma sympathie pour les naturistes s'accompagne d'une protestation contre le M..., et cela la grandit. Comme toi, je crois que leur mouvement dans les journaux est mauvais, et mauvaise aussi leur façon de condamner tout ce qui est antérieur. L'artiste ne doit pas participer à une école. D'ailleurs une école, c'est

un homme qui, plein d'orgueil, croit avoir trouvé la pie au nid, et le gueule partout. Quelques bonnes gens qui veulent le suivre y perdent leur personnalité. L'artiste est un bon ouvrier qui s'écoute et, dans son coin, avec candeur d'âme, écrit ce qu'il entend. Je ne fais pas de différence entre le beau sabotier d'un village qui fait des sabots comme il les rêve, — et l'écrivain qui conte la vie comme il la voit. Ah ! c'est terrible les écoles. Vois-tu d'ici Gérard de Nerval imitant Hugo et faisant un truc romantique avec sa *Sylvie* de mon cœur !

J'aurais longuement à te dire là-dessus. Quand nous nous verrons nous allons en causer. Quant à ce manifeste de Paul Fort dont tu me parles, il est très probable que je ne le signerais pas. Nous sommes des jeunes qui n'aimons pas certains genres de littérature qui deviennent officiels aujourd'hui, je devrais presque dire classiques, et il nous faut faire comme les romantiques, divorcer hautement, au risque d'exagérer nos idées. Il ne s'agit pas de Paul Fort que j'aime beaucoup, mais de toute la vieille bande du M... dont je te parlais.

Mais, mon Dieu ! il ne faut pas que ces choses mettent une once de trouble dans notre amitié. Nous avons exactement les même idées sur l'art, et nous les manifestons de la même façon.

. . . .

Je vais te copier, cette semaine sans doute, le conte que je viens de terminer : *Le Pauvre amour en chair*. Je suis mécontent du style. J'ai tenté de le lécher ces jours derniers, mais il n'y a pas moyen pour moi de faire plus, et j'en suis désenchanté. Pourtant, j'ai peiné. Il est vrai qu'à écrire cela par bribes, après cette vie abominable du bureau, on ne peut avoir la continuité d'idées si nécessaire. Enfin, tu verras.

Je vais travailler à un conte de tendresse fraternelle, et de mort, et de douleur. J'en rêve avec des douceurs de douleur. S'il devient comme je le voudrais, ce sera curieusement triste.

Mais, tu ne saurais croire combien j'écris lentement. Autrefois je pouvais pondre des choses formidablement longues en un instant. *Les Douces* : *Antoinette*, *Alice*, *Elise*, ont été écrites toutes trois de rang, en un quart d'heure. Où sont-ils donc ces temps-là ? Parfois, en deux heures de travail j'ai écrit dix lignes. Quand j'atteins quinze, je suis content de moi-même. En travaillant tous les soirs, j'ai du mal à pouvoir écrire un conte par mois.

Et à ce propos, donne-moi bientôt les prix de l'imprimeur. Et s'il te plaît, fais paraître mon *Pauvre amour en chair* au *Coq* de mars, puis garde la composition. Je vais tâcher de paraître au commencement d'avril.

— Les deux dernières lettres se sont entre-

croisées. Pardonne-moi dimanche soir d'avoir été si malade. Ma lettre a dû te peiner, et te donner une mauvaise impression. Souvent, il m'arrive d'être las, de ne pouvoir penser, même de ne pouvoir aimer. C'est affreux.

Aujourd'hui encore, je suis agité, et cette lettre s'en ressent. Il me manque de belles flammes que je voudrais sur mon cœur. Je suis lourd et gauche à écrire, et je ne sais rien dire de ce que je pense.

Pourtant tu es près de moi, avec toute ton ardeur, et j'ai toute la mienne, et je t'aime comme toujours. Mais pourquoi donc, mon Dieu ! pourquoi mes émotions ne veulent-elles pas jaillir superbement comme je les éprouve ! Elles sont contenues en moi, elles s'y enferment. J'en ai mal.

Voici qu'il me faut finir cette lettre. En la commençant je la voulais très longue, mais je suis tout foutu de travers. Peut-être que je vais voir. Et à quoi cela tient-il ? J'ai été comme à l'ordinaire, — bon Dieu ! je souffre.

Ah ! pardonne-moi. Je t'écrirai bientôt. Si même demain je le puis, j'allongerai cette lettre.

. . . .

VII

1 mars 97

Mon ami bien aimé,

Je t'aime toujours avec de bien grandes joies, et songer à toi est mon plus délicieux plaisir, et hier

pendant ces cavalcades et ces bruits, mon cœur est souvent allé vers toi. Et cette semaine-ci, je tremble parce que nous pourrions nous voir samedi et que ce serait sans doute le plus beau jour de ma vie. Tu m'écriras tout de suite mercredi, un demi-mot si tu n'as pas le temps. Je sais bien qu'on ne devrait pas parler de ces choses parce que ça porte malheur, mais il le faut, parce que nous n'aurons peut-être pas le temps plus tard. Tu ne sais peut-être pas où tu vas descendre. Dis-moi dans quel quartier tu veux loger, et à quel prix, je te chercherai un hôtel.

Je m'arrête. Mon Dieu, mon Dieu ! si tu allais ne pas venir ! Alors tu m'écrirais une longue, longue lettre que je puisse la ruminer pendant plusieurs jours, me la réciter au cœur et savoir mille paroles de toi.

Tous ces matins j'attendais une lettre ou les *Heures Harmonieuses*. J'ai reçu ton petit mot pour le prix de mon livre. Mais il doit y avoir aussi des frais de douane assez importants. Aurais-tu des renseignements à ce sujet ?

J'ai relu plusieurs fois tes vers, et je suis navré de t'avoir dit qu'il y avait des phrases qui me paraissaient trop complexes dans la belle simplicité du sujet. En les relisant je ne les trouve plus, et au contraire elles coulent adorablement, et ces vers c'est toi plus simple encore et très beau. Il y a cependant quelques mots desquels je veux te parler

Dans *Peine joyeuse*, voici un vers :

Qui leur permettent, heureusement, de s'envoler.

Lis ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent. Ce mot " heureusement " est-il exclamatif ? Si oui, il me donne une petite crispation : il me semble inutile et alourdit un peu. S'il n'est pas exclamatif et si cela signifie " qui leur permettent de s'envoler, heureuses," le mot est mal placé en cet endroit du vers puisqu'il donne lieu au double sens que je te signale.

Dans *Sourire*, tout est délicieux. Pourtant un vers m'avait blessé :

Eh ! oui c'est bien joli tout ce que je dis là

Tantôt, je le trouvais un peu plat, et tantôt adorablement simple. En le lisant dans le morceau avec certaines inflexions de voix il donne envie de pleurer, mais avec d'autres inflexions de voix il dépare le morceau. Réfléchis-y. Je ne t'en aurais pas parlé s'il ne m'avait pas déplu à première lecture (maintenant il me plaît) et surtout si je n'y voyais une influence directe de Francis Jammes.

Amour :

Je me sentais perdu et désorienté

désorienté n'est-il pas banal, surtout joint à *perdu*, et rend-il exactement l'idée que tu voulais exprimer, ou plutôt n'y aurait-il pas un autre mot moins banal qui la rendît si bien que lui.

Mais il est un mot pour lequel je veux te reprendre plus fortement :

Un spleen amer navrait mon cœur saumâtrement.

J'avais l'impression que ce mot *saumâtrement*, tu l'as mis ici sans y réfléchir, d'une façon quelconque. D'ailleurs mille mots à cette place feraient mieux que lui pour donner de la force à ta pensée.

J'avais envie aussi de t'attaquer à propos de

Je m'en allais seul et mornement

Cet adverbe m'ennuyait, mais je crois qu'il va très bien en cet endroit. *A la bien-aimée* et *Consolation* sont très purs.

Tu vois que ce que je dis est infime, et il est très possible que j'aie absolument tort ; j'ai voulu te le signaler par acquit de conscience pour que tu réexerces ta pensée sur ces mots et les juges. Je ne veux pas te dire, par exemple, tout ce que j'admire d'une façon absolue ni ce que j'y trouve de joliment orginal. Il y en aurait pour dix pages. Je te remercie beaucoup de m'avoir copié ces vers; sache que j'y ai trouvé un plaisir larmoyant et mélancolique qui est pour moi le plus grand des plaisirs.

— Les vers de Jammes au dernier *Coq* sont des chefs-d'œuvre. Il y a peu d'œuvres aussi émues que celle-là. C'est naïf, c'est profond, c'est très souvent parfait. Depuis longtemps je n'avais pas

lu un si beau poème. De telles choses classent un artiste.

. . . .

VIII

26 mars 97

. . . .

— Depuis que tu es parti, j'ai eu des nerfs aigus, une agitation, je dormais à peine, des crampes me réveillaient, puis sommeil de fièvre, léger et fatigant. Tout va mieux maintenant, le calme est bien doux. J'ai travaillé presque tous les soirs à mon conte, les phrases ont du mal à jaillir, elles sont courtes parce que ma pensée était courte et fiévreuse. Mais c'est si bon d'écrire avec sa vie. — A quoi travailles-tu ? Je te le rappelle, quand tu auras fait des choses qui te plaisent, envoie-les moi. J'en ferai autant à ton égard, d'ailleurs. — Sais-tu qu'il y a de fort belles pages dans les *Heures Harmonieuses* et une force de jolis sentiments qui représente bien toute ta vie très ardente.

. . . .

— Et, ah ! J'ai entendu dimanche dernier le denier acte de *Siegfried* avec la Kutscherra. C'est fou de beauté. On est pris par tous les sens. On ne peut pas réfléchir, on est une épave humaine que viennent faire ballotter tous ces chocs de

musique. Je l'entendrai dimanche prochain encore. Ah ! c'est à en mourir.

. . . .

IX

15 avril 97

Mon ami bien-aimé

Voici longtemps que je ne t'ai pas écrit : il doit bien y avoir quinze jours, j'en ai eu peur comme d'un signe de refroidissement dans notre amitié. Mais non. Car tous ces jours, ce soir surtout, il y a eu des monologues de ma pensée qui étaient des dialogues avec toi. Un vent cinglant allait dans les rues, il faisait froid, mille passants indifférents ou détestés m'entouraient et j'étais triste d'être seul. Alors, toutes mes tristesses sont venues en phrases dans mon cerveau, et je te les ai adressées. Je t'adresse de même mes bonheurs et mes joies, dans ces jours de soleil, de ciel et de feuilles. Il y en a eu de délicieux, vers le midi, le long des quais, alors que des jeunes filles passaient, et que des petits enfants jouaient. J'en revois un tout petit qui était avec une vieille femme toute ridée, toute lasse, presque abêtie de vieillesse. Elle était assise sur un banc. Il l'appelait sa marraine et voulait la faire lever pour lui montrer quelque chose sur l'eau. La vieille était très douce ; à la fin elle s'est levée et a regardé pour faire plaisir au

petit. C'était délicieux. Oh ! les vieilles qui vont mourir, et les tout petits enfants sont les plus douces choses du monde ! Ils ont des tendresses et des regards ! Ils ne songent pas aux tracas de la vie, ils ne savent pas qu'il en existe, et tout leur cœur et tout leur cerveau ne contient que de la tendresse. — J'ai pensé à toi, je t'ai vu comprendre ces choses, les yeux humides, et le cœur troublé.

. . . .

X

7 mai 97

. . . .

— J'ai été très ému aussi du départ d'un de mes amis pour la Grèce. C'est un garçon génial plein d'une volonté si ardente que c'en est de la névrose. Il cause avec une éloquence qu'aucun homme ne possède. Il dit des phrases plus longues, plus pompeuses et plus roulantes que celles qu'écrit Bouhélier. Nous nous étions séparés, car nos tempéraments ne sympathisaient pas, il est revenu me voir plusieurs fois avant son départ, et j'ai senti renaître cette amitié d'estime et d'admiration que j'ai pour lui. Il part comme volontaire, avec une centaine de jeunes gens. Sans doute, il sera tué, les Turcs le prendront, et quels supplices, mon Dieu ! Ce qu'il fait est très beau. Je me demande parfois si nous, en présence de certaines

circonstances, nous n'avons pas autre chose à faire que des écrits d'innocence et de joie pour le printemps.

. . . .

XI

16 mai

Mon ami bien-aimé,

J'ai eu aujourd'hui un dimanche de paix. Tout le soir, le ciel était voilé de nues blanches et grises si douces qu'elles me rendent l'âme très heureuse; il faisait tiède et je lisais des choses philosophiques qui produisaient un drôle d'effet dans ma tête. Puis j'ai pris Jean-Jacques et j'ai lu ces mille scènes des premiers temps de sa vie : oh ! quelle bonté, quelle grâce et quelle mélancolie. Ces femmes charmantes sont mortes, leurs yeux, leurs cheveux, leurs lèvres ne sont plus rien : il les aimait en cette époque légère où il vécut, elles devaient être toutes mignonnes et précieuses avec leurs cheveux cendrés. Elles menaient une toute petite vie d'amour léger, et la nature autour d'elles était bien plus charmante qu'aujourd'hui. Je pensais à ces choses bien tendrement, j'étais un peu ivre de mélancolie. — Puis on m'a apporté des gâteaux que m'envoyait ma sœur, je les ai mangés avec ravissement, mon estomac devenait un peu malade de ces sucreries et mon cœur

devenait malade de bonté. — Je suis allé le long des quais tranquilles pleins d'arbres aux feuilles agitées. Il y avait toujours ce ciel; je suis resté longtemps à voir couler l'eau, à regarder les feuilles et le ciel, et j'ai pensé à toi. Si tu avais été ici, nous nous serions dit de mots de ravissement. Devant ce paysage pur, par cet état d'esprit qui aurait été le nôtre nous aurions été plus heureux que jamais. Se donner la main en ces soirs de printemps, se parler de son cœur, de ses émois d'aujourd'hui, de son enfance, ah ! si nous pouvions faire cela ! Voici plus de deux mois que nous avons été ensemble pendant quelques jours, j'ai rencontré des gens que nous avions vus ensemble, mais toi que j'aime, je ne t'ai pas revu.

. . . .

XII

30 mai 97

. . . .

Je n'ai pas beaucoup lu ces derniers temps. Un peu de Saint-Simon qui est un bien méchant homme, mais il m'a fait songer tristement à la vie glorieuse et si petite du temps du Grand Roi.

. . . .

Lumet t'enverra prochainement son livre qui est fort beau et que tu aimeras certainement. Pour le moment, il a des projets grandioses : nous

5

allons faire dans plusieurs salles des faubourgs des conférences, des lectures d'éducation du peuple (Michelet, Lamennais, Veuillot, etc...). Bauer doit nous donner les acteurs que nous désirerons, et il est pas mal emballé pour ce projet. Prod'homme a aménagé un orchestre. Quant à moi, cela ne m'inspire pas énormément ; je suis le mouvement, voilà tout. Peut-être n'est-ce pas en ma faveur, mais j'aimerais beaucoup mieux rester toujours chez moi à penser à ce que je veux écrire.

Et à ce propos, croirais-tu que ce conte dont je t'ai parlé voilà si longtemps, et qui doit être dédié à Elskamp n'est pas encore terminé ? Mes récentes sorties m'ont bouleversé les sentiments et j'ai dû le recommencer quatre fois. Et il ne me plaît pas encore. J'espère pourtant ces jours-ci.

— Je n'ai pas pu aller voir Verhaeren. Est-il encore à Paris ? Dis-le moi, car j'ai l'intention d'aller chez lui.

. . . .

XIII

18 juin

. . . .

Tes lettres me font un bien infini. Je les lis, je les relis, je les adore, et tout le long du jour j'ai de la gaieté et je sens en mes yeux un éclat de joie.

Mais ne t'avise pas, je t'en prie, d'être froid ou méchant un jour où tu m'écriras, car j'en souffrirais infiniment. Je deviens délicat, il est des choses qui me font une douleur physique. Quand je lis un livre, un mot, un simple mot qui n'est pas en harmonie avec la phrase, me blesse terriblement. Il y a des irritations qui me courent le long des bras, et si cela continue, voici venir le temps où je jetterai un livre par la fenêtre avec brutalité, quand il serait beau, parce qu'un simple mot me froisse. Et pense alors si tes lettres n'étaient plus tendres que j'en saignerais.

Il ne faut pas m'en vouloir, mon cher Henri, de te dire ces choses. J'ai des crises mentales très dures. Pourtant, ce soir, je suis bienheureux en pensant à toi. Il y a tout ce vent horrible du dehors qui court dans l'espace comme une bête méchante, et ce ciel avec de grands pans de nuages, mornes, arides. Mais ma lampe, ma table, et ma solitude sont heureuses. J'ai pensé à mon conte, qui sera un roman assez long, d'ailleurs, et j'étais calme, si tranquille qu'il me semblait être seul au monde. Puis, j'ai relu ta dernière lettre, et vu ton portrait. Je l'aime davantage encore, parce-que tu as gardé ton chapeau, tu penches la tête et tu as l'air malade.

. . . .

Je t'avais annoncé l'envoi de mon paquet de livres pour bientôt. Peut-être ne les recevras-tu

pas avant une dizaine de jours. J'adresserai rue de Brabant. A ce sujet ne pourrais-tu pas me donner l'adresse de : Henri Bataille, Chr. Beck, Herold, Fontainas, Gregh, Louys, Hugues Rebell. Il est singulier qu'habitant Paris, je sois obligé de demander ces adresses à Bruxelles.

Tâche de me copier des choses et de m'envoyer des photographies. Je te copierai mon conte, quand j'aurai le temps, mais il est très long, il peut se faire que tu attendes longtemps. Je crois d'ailleurs qu'il te plaira car il me plaît beaucoup.

J'ai lu le livre de Ghéon.[1] C'est frais et touchant. Je l'ai lu par un matin tiède de bonne heure, avec une âme lavée par le sommeil, et ces *Aubes* entraient en mon cœur comme des aubes de toutes petites villes très bonnes et enfantines. C'est peu important, comme tu dis, mais il y a là une poésie innocente qui est peut-être celle que je préfère.

Ce sera délicieux de m'envoyer ton carnet quand il sera fini. Je vivrai ces derniers temps avec toi.

Je ne veux pas t'écrire plus longtemps aujourd'hui, mon bien cher Henri. Peut-être demain j'ajouterai quelque chose, si je trouve un instant dans la matinée.

Je t'aime infiniment, et je t'embrasse en songeant à cette joie délicate que j'aurais à te voir ici,

[1] Il s'agit ici des *Chansons d'Aube*.

à passer mon bras sous le tien, à sentir ta vie à côté de la mienne.

ton Louis

Dis à Albert que je l'aime beaucoup aussi. Ce que tu m'as dit de lui m'a touché, il est très bon, très sensitif et doux ainsi que tous les êtres simples et tendres que j'aime, et ils ne sont pas très nombreux : mes parents et toi.

Quand donc enfin paraît le *Coq rouge ?*

(A suivre.)

L'OMBRAGEUSE

(*Suite*)

IV

Si profond qu'eût été son chagrin, Derlon ne manqua pas le lendemain de se présenter ainsi qu'à l'ordinaire chez la jeune femme. Celle-ci achevait de s'habiller : elle le reçut à sa toilette. Incertain des dispositions où il allait trouver Isabelle, à peine Derlon se risqua-t-il à lui adresser la parole. Quelle appréhension, maintenant, quel serrement de cœur chaque fois qu'il abordait l'Ombrageuse ! Mais l'air ouvert et paisible dont elle l'accueillit lui fit voir tout de suite que rien à cette heure ne le menaçait. Il reprit courage : " Vous vous prépariez à sortir, commença-t-il ; vous avez bien raison... J'ai passé un instant aux Quinconces : la journée est délicieuse...

— Ne me parlez pas des Quinconces, fit-elle en secouant la tête, j'ai d'autres projets : j'entends qu'aujourd'hui vous me meniez à la campagne...

Derlon n'en croyait pas ses oreilles. " A la campagne, fit-il. Avec moi ! " D'ailleurs, il sentit sur-le-champ combien cette exclamation, la surprise qu'elle trahissait, étaient maladroites : " Que je suis heureux, chère amie, s'empressa-t-il d'ajouter, que vous ayez eu cette idée !... Je n'osais point vous le proposer... Mais pourquoi ne

m'avoir pas averti, je n'aurais pas manqué de venir vous prendre en voiture... "

" Eh, fit-elle en riant, la première venue fera notre affaire... Ou bien nous irons à pied !... " Derlon ne répondit pas. Tant de bonne grâce le trouvait mal préparé. Il ne pouvait plus accepter aucune joie sans se demander aussitôt de quel prix il allait devoir la payer. Avec une sorte de timide effarement, il continua de considérer en silence la jeune femme qui, debout devant une glace, ajustait sa coiffure. " Eh bien, fit-elle ensuite, en se tournant vers lui, je suis prête... Qu'avez-vous à rester là, immobile ; je vous attends ". Pour le mettre en mouvement, il fallut qu'elle lui posât la main sur l'épaule ; il se laissait conduire ainsi qu'un enfant : au seuil de l'hôtel, ce fut elle-même qui dut arrêter une voiture qui passait.

Une lumière un peu âpre emplissait la rue large, vivante et sonore. Isabelle ouvrit son ombrelle ; jusqu'au sortir de la ville, elle se tint muette et repliée, les traits voilés par l'ombre délicate de la soie. Comme ils s'engageaient, enfin, dans une longue avenue solitaire, elle se redressa et, penchant son clair visage, sourit doucement à Derlon qui rougit d'émotion. " Je suis sûre, lui dit-elle en même temps, qu'après avoir été si durement congédié hier, vous vous êtes hâté de rejoindre Paulette et Boboli... Avouez que vous êtes allé leur demander quelle fantaisie encore une fois m'avait passé par la tête... " Et elle le regardait d'un air de reproche affectueux.

Avec quelle vivacité il se défendit ! " Je vous jure, Isabelle, que pas un instant, je n'ai eu cette pensée... Tout ce qui vous concerne, c'est de vous seule que je

prétends l'apprendre... S'il était des choses, au surplus, que vous ne voulussiez point me dire, je considérerais comme la pire déloyauté envers vous, croyez-le, de m'en enquérir auprès d'autrui... Et puis vos petites amies sont charmantes, mais ce sont bien les dernières personnes auxquelles je songerais pour m'éclairer sur vos sentiments..."

Touché aux larmes par la tendresse de la jeune femme, comme il balbutiait et ne savait plus que dire, elle lui imposa silence et prenant la main du jeune homme dans les siennes: "Oui, vous êtes bon, je le sais, fit-elle, quoi qu'il puisse arriver, cela je ne l'oublierai pas, soyez-en assuré..." D'ailleurs, se reprenant aussitôt, elle retrouva l'expression de gaîté naturelle et gracieuse qu'elle ne devait plus quitter et se mit à plaisanter le grave regard que Derlon continuait d'attacher sur elle.

Au pied des molles collines étagées qui ceignaient la ville, ils gagnèrent une petite auberge déserte où ils déjeûnèrent seuls, dans la fraîcheur et le souffle des bois. Pas un instant, l'aménité de l'Ombrageuse ne se démentit. Derlon en était heureux jusqu'à l'exaltation. Que de reproches ne se faisait-il point pour avoir mis en doute, la veille, l'amitié et la sincérité d'Isabelle : il eût voulu s'en excuser à voix haute devant elle, afin qu'elle connût combien il était peu digne de ses bontés. Mais près d'ouvrir la bouche, la crainte le retenait de ne pouvoir trouver de mots assez délicats pour exprimer son émotion. Vers la fin de l'après-midi, pourtant, au moment de rentrer en ville, il ne sut contenir davantage l'effusion dont il était tout débordant. "Ah, chère amie, fit-il soudain, que ne puis-je vous faire sentir l'affection, le dévouement, le respect que j'ai pour vous. Souvent, malgré mon application et ma bonne

volonté, je vois bien que vous m'échappez ou que je vous irrite, parce que je ne réussis pas, à ces moments, à trouver le geste qu'il faudrait faire pour vous retenir ou vous apaiser... Dans mon dépit, alors, je me sens devenir injuste, parfois même je ne crains pas de vous accuser. Je vous en prie, une fois pour toutes, pardonnez-moi ; pardonnez mes maladresses, mes soupçons, tout ce que je ne crains pas de penser de vous... Hier encore, quand vous m'avez renvoyé... Mais le regret, la confusion que j'éprouve à présent, je tiens à ce qu'ils me servent de leçon... Moi aussi, je veux faire une promesse : jamais, entendez-vous, jamais je ne douterai plus de vous !... " Isabelle détourna la tête et ne répondit pas. Insensiblement, elle s'était écartée de lui. En son émoi, Derlon, du reste, ne remarqua point ce mouvement et désormais ne souffla plus mot, sinon lorsqu'ils touchèrent aux portes de la ville, pour demander à l'Ombrageuse où il lui plaisait qu'on la menât. " Chez moi, répondit-elle. Je suis un peu lasse et n'aspire plus qu'à me reposer... "

Dans le jardin de l'hôtel, un instant, ils s'attardèrent. Les yeux insistants du comte ne quittaient pas le visage de l'Ombrageuse. Une prière qu'il n'osait formuler montait jusqu'à ses lèvres. Le courage, ensuite, lui manquait et, pour gagner du temps, il se remettait fébrilement à causer. Au moment où Isabelle, enfin, allait prendre congé, il se décida et tout tremblant : " Nous quitterons-nous ici, fit-il à mi-voix, comme des étrangers qui se séparent ?... Après une si réconfortante journée, ne me permettrez-vous pas de demeurer une minute, auprès de vous, là-haut ?... "

Un imperceptible froncement de la jeune femme

l'arrêta. Il baissa le front. " Je ne sortirai pas ce soir, faisait déjà l'Ombrageuse, sans paraître avoir entendu. Si vous rencontrez Paulette et Boboli, ayez la bonté de me les envoyer : j'aurai plaisir à les voir... " Et le saluant d'un geste affectueux, elle s'éloigna.

Humilié et déçu tout ensemble, Derlon s'en fut à son tour. " Que craignait-elle de ma part, murmurait-il amèrement, et ce que je demandais, n'aurait-elle pas dû comprendre que je l'avais bien mérité... " Mais il rougit de cette basse pensée. Son propre égoïsme l'indigna. Ainsi qu'une indélicatesse, il se reprocha cet équivoque empressement, dans un temps où, comblé de faveur, il lui aurait fallu se garder de rien prétendre au-delà de ce qu'elle accordait. " Dieu me pardonne, s'écria-t-il avec désespoir, je me conduirai donc toujours ainsi qu'un rustre et un importun ! Qu'aura-t-elle pensé de moi ?... " Le souvenir peu à peu lui revenait de l'abandon et de la confiance que la jeune femme lui avait tout le jour témoignés. Une gratitude tendre à mesure l'emplissait : à s'en pénétrer, il oublia son passager dépit, son ressentiment contre lui-même. Tout soulevé d'enthousiasme, il ne se soucia plus que de rejoindre au plus tôt Paulette et Boboli, moins pour leur communiquer le message d'Isabelle que par besoin d'épancher son exubérante satisfaction.

Il n'eut pas à courir bien loin. En passant devant le Pavillon, il aperçut les jeunes femmes qu'escortait le lieutenant. Il se précipita vers elles et sans leur laisser le temps de répondre à son bonjour : " Isabelle vous demande, leur dit-il aussitôt. Nous revenons de la campagne : je la quitte à l'instant ; elle m'a chargé de vous dépêcher

auprès d'elle, allez-y tout de suite !.. Je ne vous en dis pas plus long, mes petites, mais je vous promets que vous ne serez pas peu surprises en la voyant... ”

Tandis qu'il parlait, son air exultant intriguait les jeunes femmes. “ Ma parole, fit Boboli un peu familièrement, c'est vous qui nous surprenez... Vous avez l'allure de quelqu'un dont on vient de couronner la flamme... Convient-il que nous vous félicitions de votre fortune ?.. ”

Comme elles riaient malicieusement, il comprit à quelle sorte de félicité elles attribuaient sa jubilation. Il eut un geste de protestation et d'un ton fâché : “ Vous n'êtes que deux pécores, fit-il. Oui, je suis heureux : je n'ai aucune raison de le nier, et d'ailleurs il faut croire que cela se voit sur mon visage. Mais il ne s'agit point de ce que vous pensez... Au lieu de débiter ces sottises déplacées, que n'allez-vous retrouver Isabelle ! Vous sauriez alors que j'ai bien sujet de me réjouir... Pour ma part, je vous l'assure, j'en suis encore tout émerveillé. ”

Il devait l'être bien davantage, les jours suivants, en constatant que la détente chez Isabelle n'était pas une de ces accalmies décevantes dont la jeune femme était coutumière, mais que son caractère, ses goûts et jusqu'à sa façon de vivre semblaient tous à la fois s'être profondément modifiés. A partir de ce moment, en effet, comme fatiguée de la société frivole et bruyante qui peuplait la ville, l'Ombrageuse prétendit ne plus s'y mêler. Elle refusa dorénavant de paraître aux Eaux à l'heure où la foule y affluait. Elle s'y rendait le matin très tôt quand dans les halls vides, les sources semblent couler plus limpides et plus fraîches ; afin de ne rencontrer personne sous les ombrages des Quinconces, elle faisait un détour

ensuite. L'après-midi, pourvu que les salons fussent déserts, elle consentait à s'arrêter un instant au Pavillon, mais quelque fâcheux survenait-il, aucune instance ne pouvait faire qu'elle y demeurât plus longtemps. Combien elle préférait, dans une petite voiture légère qu'elle conduisait elle-même, courir simplement les routes en compagnie de Paulette et Boboli qui, pour la suivre, s'étaient remises à la bicyclette. Les jeunes femmes, il est vrai, n'avaient pas laissé de désapprouver d'abord un genre de distractions qui contrariait toutes leurs habitudes ; incapables de rien gagner sur la fantaisie d'Isabelle, elles semblaient à présent y trouver autant d'agrément que leur amie elle-même. Derlon prenait place dans la chaise à côté de l'Ombrageuse ; ensemble, ils battaient allègrement le pays. Isabelle, à l'ordinaire, prenait la tête. De temps en temps, se retournant, elle encourageait de la voix et du geste Paulette et Boboli que son entrain étonnait. Une conversation s'engageait, brève et entrecoupée : mais le souffle ne tardait pas à manquer aux jeunes femmes, un peu haletantes de la course. Elles se taisaient ; dans le vaste silence des bois, on n'entendait plus que les sabots du cheval qui claquaient, le frôlement léger des roues de caoutchouc. En quelque obscure guinguette, au bord du chemin, ils faisaient halte enfin et s'asseyant sous la tonnelle où un vin rose leur était servi, ils attendaient sans impatience que le déclin du jour vînt teinter d'une lueur violette, la cime lointaine des collines. — Le soir, Isabelle se tenait enfermée chez elle. En vain, le comte lui représentait-il qu'à l'heure où tout le monde, par désœuvrement, s'assemblait au Casino, il était par la ville mainte promenade solitaire et char-

mante, l'Ombrageuse n'entendait pas revenir sur sa résolution : étourdie d'ailleurs par l'air vif, elle ne veillait guère et à peine le thé servi, ne tardait pas à renvoyer Derlon.

Aux rendez-vous de leur amie, Paulette et Boboli, de temps en temps amenaient Daquin. Isabelle, la première fois, avait fait grise mine à l'intrus dont la présence lui paraissait superflue dans le cercle étroit qu'elle souffrait autour d'elle. Sur les instances de Derlon qu'apitoyait l'isolement de Raymond, elle passa outre à ses répugnances : il fut dès lors de toutes les parties. L'humble et persévérante adoration qu'il ne cessait de témoigner à Boboli, fournissait aux jeunes femmes une occasion de perpétuel égaiement. Pas un de ses regards, pas un de ses soupirs qui fût épargné ! Sous leurs moqueries, il baissait la tête et, n'osant répliquer, mâchait sa peine en silence. Quelque secret mépris que lui inspirât la pusillanimité de Daquin, Isabelle alors intervenait. Mais les jeunes femmes n'y mettaient point de malice ; après l'avoir maltraité, elles se hâtaient de le consoler d'un mot gentil, d'une caresse, et comme il n'était pas de taille à soutenir bien longtemps le train, discrètement, afin de ménager son amour-propre, elle priaient l'Ombrageuse d'écourter l'excursion. Rentrés en ville, un instant, avant de se séparer, ils s'asseyaient au Pavillon, presque désert à cette heure. La vivacité et la verve pétulante de Paulette et Boboli ne tardaient pas, toutefois, d'y attirer tout un concours de curieux. Loin de les retenir, l'attention dont elles se voyaient l'objet ne faisait que les exciter : instinctivement, leurs yeux se tournaient vers les jeunes gens peu à peu rassemblés autour d'elles. Les familiarités à ce jeu ne se faisaient guère attendre :

force était bientôt à l'Ombrageuse de se retirer. Sans consentir qu'on lui fît la conduite, elle rentrait seule, afin de préparer le thé qu'elle avait pris l'habitude d'offrir chaque soir à Derlon.

Pour rien au monde, celui-ci n'eût manqué de s'y rendre. Ces quelques moments d'intimité et de calme causerie lui valaient maintenant les plus sûrs, les meilleurs plaisirs de sa vie. Depuis combien de temps, la jeune femme ne l'avait-elle désaccoutumé de la douceur du tête à tête ! Assis auprès d'elle, il la considérait longuement, comme si, pour la première fois, il eût découvert son visage : à peine, tout occupé de l'écouter parler, songeait-il à lui répondre ! Devant l'égale sérénité d'Isabelle, les soupçons, les tourments qu'il avait jadis nourris, un à un s'étaient dissipés. Sans autrement s'étonner d'une transformation dont les raisons lui demeuraient cachées, il ne s'inquiétait plus que d'accueillir d'un cœur reconnaissant et docile le bénéfice qu'elle lui assurait. Sa soumission et son contentement n'étaient pas, pourtant, si complets qu'ils ne laissassent en lui un désir insatisfait. Quelque affable, quelque bien disposée qu'elle se montrât à son égard, Isabelle ne semblait plus concevoir qu'il pût y avoir autre chose entre eux qu'une fraternelle et paisible amitié. Tout le passé à ses yeux s'était effacé : aucune ombre, aucun souvenir dans le regard limpide qu'elle levait sur lui ; elle avait oublié de quel lien il avait pu la croire autrefois attachée. Derlon, d'ailleurs, était trop respectueux et trop épris pour ne point considérer comme un bienfait insigne, la simple bienveillance désintéressée qui lui était témoignée. Pas une fois, il ne pensa se permettre un rappel ou une allusion. Dès qu'il observait

chez Isabelle quelque signe de lassitude, il se levait et prenait congé. De quelle avide interrogation il l'entourait alors ! Mais elle se taisait en souriant et peut-être n'avait-elle pas à feindre de ne rien voir.

Par les rues silencieuses, il rentrait mélancoliquement chez lui. En longeant les Quinconces de loin, dans la chaude nuit d'été, il entendait les musiques du Casino, et parfois, pour distraire sa pensée, il lui prenait envie d'aller y rejoindre Paulette et Boboli. Il ne cédait pas, cependant, sentant bien qu'il ne convenait point de s'accorder de si faciles délassements dans le temps même où Isabelle s'en défendait rigoureusement. D'un effort, il chassait l'obscur regret qui lui travaillait le cœur et, rapprochant son sort de ce qu'il était quinze jours auparavant, il s'imposait de convenir que tout lui commandait d'être heureux.

Il fût arrivé sans nul doute à s'en convaincre si un incident imprévu ne l'avait inopinément amené à reconnaître de quelle fragile et précaire illusion, il se faisait la dupe bénévole. Un matin, très tôt, comme l'Ombrageuse, avec Paulette et Boboli, revenait des Eaux, elles croisèrent au sortir du Parc, Philippe qu'accompagnaient quelques jeunes gens. Il les salua respectueusement, sans faire mine d'approcher. Les joues de Paulette aussitôt s'étaient enflammées. Pour ne point laisser paraître son trouble aux yeux d'Isabelle, elle pressa le pas. Mais la jeune femme avait observé le manège. Son visage prit cette expression sarcastique que ses amies connaissaient trop et rattrapant Paulette: "Eh quoi, fit-elle, en es-tu encore à rougir devant lui?... Tu m'étonnes, ma foi !... Je ne te croyais pas femme à traîner ainsi les choses en longueur."

Paulette releva la tête; un instant, elle considéra l'Ombrageuse, comme pour lui faire honte de son inutile perfidie, puis sans répondre, elle reprit de l'avance. Boboli, entre temps, s'était avancée vers Isabelle et d'un ton colère : " Tu sais combien elle est sensible, murmura-t-elle ; pourquoi lui as-tu dit cela ? Tu n'es pas méchante pourtant : à quoi bon lui faire cette peine ?... "

Isabelle eut un sourire glacé : " Alors, vraiment, ses affaires en sont toujours au même point ?... La pauvre petite ! Est-ce elle qui recule ou le partenaire qui se dérobe ? "

" La pauvre petite ! tu dis bien, reprit Boboli en ralentissant, afin que rien de leur conversation ne parvînt aux oreilles de Paulette. Cette histoire la mine et la ronge. Qui aurait cru qu'elle la prît si au sérieux ?... Aussi, faut-il que Latour soit un être bizarre et contrariant... Car le plus curieux, c'est qu'on voit bien qu'il a pour elle un très tendre sentiment."

Sèchement, Isabelle l'interrompit. " A-t-il tant d'occasions de le lui manifester ? Vous le rencontrez donc souvent ?..."

" Latour ? Mais bien sûr !... Presque tous les jours. Hier encore, au Casino, nous avons passé deux heures avec lui... Et justement, nous avons parlé de toi. Il nous a dit combien il était surpris de ne plus t'avoir aperçue depuis bientôt deux semaines..."

Elle eut un sursaut. " Il vous a dit cela..., s'écria-t-elle. Qu'il s'étonnait de ne plus m'avoir aperçue !... " Elle s'était animée : sa face, ses yeux brillaient : " Que lui importe donc, reprit-elle avec violence, et me soucié-je de ce qu'il fait, lui ?... Croit-il en définitive que j'aie peur de

sa présence et que, durant ces deux semaines, je me sois donné la peine de l'éviter..."

Boboli la dévisageait, ébahie de cette véhémence : " Qui te parle de cela !... Et pourquoi compliquer à plaisir une chose aussi naturelle ? " La remarque parut porter à son comble l'irritation d'Isabelle. " Je n'ai que faire de tes avis," fit-elle durement et pour prévenir toute réplique, elle s'écarta de quelques pas. Un quart d'heure plus tard, cependant, et comme déjà les jeunes femmes avaient oublié l'incident, elle revint à Boboli. " Quand comptez-vous le voir ? " demanda-t-elle à l'improviste.

" Mais tantôt, sans doute, au Casino, ainsi que tous les soirs... "

" Au Casino : parfait ! Eh bien, mes petites, vous me ferez plaisir en l'informant que je ne manquerai pas de m'y trouver ce soir même. Je me ferais scrupule de le laisser davantage dans une erreur aussi déplaisante pour moi... " Et elle reprit les devants, tandis que Paulette et Boboli sans répondre, s'interrogeaient du regard.

La promenade ainsi commencée ne laissa pas d'être assez morne. L'Ombrageuse marchait à l'écart d'un pas rapide et saccadé ; elle ne desserra plus les dents. Les jeunes femmes, en riant sous cape, suivaient du mieux qu'elles pouvaient son allure désordonnée. D'ailleurs Isabelle ne poussa pas bien loin. Brusquement, au milieu d'une allée, elle s'arrêta et fit demi-tour sans s'occuper de ses compagnes qui, docilement, l'imitèrent. Au seuil de l'hôtel, d'un geste sec, elle renvoya Paulette et Boboli... " Au revoir, leur dit-elle. N'oubliez pas de répéter exactement ce que je vous ai dit. Et prévenez Derlon que je compte sur lui pour me conduire ce soir au Casino... "

L'Ombrageuse achevait de dîner quand le comte entra chez elle, tout épanoui. En lui faisant part des projets de leur amie, Paulette et Boboli s'étaient abstenues de tout commentaire ; Derlon ignorait aussi bien à quelles circonstances il lui fallait attribuer ce subit revirement. Pénétré du plaisir qu'il éprouvait à voir la jeune femme revenir sur une détermination dont il n'avait goûté qu'à demi la sévérité, son premier soin, en abordant Isabelle, fut de la féliciter avec chaleur. " Combien je suis ravi, chère amie, fit-il, de ce que m'ont appris Paulette et Boboli : vous vous décidez donc à rentrer dans le monde !... Assurément, je me serais bien gardé d'élever la moindre objection puisque tel était votre caprice... Il m'a paru néanmoins que dans votre parti-pris d'isolement et de réclusion, vous passiez un peu la mesure... D'ailleurs, Isabelle, je vous le demande, croyez-vous que la sauvagerie soit faite pour vous ? "

L'Ombrageuse, dès les premiers mots de Derlon, avait fixé sur lui un regard surpris. Avant de répondre, elle eut un instant d'hésitation, puis avec calme : " Vous avez raison, fit-elle; pour être tranquille, tant de précaution et de défense n'est pas nécessaire. Je souhaitais simplement me tenir quelques jours au repos : ces airs farouches étaient bien superflus... Du reste, ajouta-t-elle avec un sourire, vous dites vrai : la sauvagerie n'est pas mon affaire, il faut pour cela être plus détaché de toutes choses que je le suis, que je croyais l'être surtout... "

Derlon ne soupçonna pas à quelle secrète pensée répondaient ces paroles. Tout entier à son sentiment, pendant qu'Isabelle finissait de s'habiller dans la pièce voisine, il continuait de parler, en se promenant de long au large.

“ Au fait, disait-il, dans tout ce que vous aviez rejeté de votre existence, c'est peut-être ces concerts du soir qui seuls valaient la peine d'être regrettés. J'aime que ce soit en leur faveur que vous leviez la consigne. Ils se donnent en plein air, dans les jardins. Nos amis n'en manquent pas un... J'avoue que, plus d'une fois, je me suis senti sur le point d'aller les y retrouver... Je m'applaudis aujourd'hui d'avoir attendu pour me passer cette envie que vous la partagiez enfin... ” Lorsque Isabelle le rejoignit, droite et pâle dans une longue robe noire, il demeura un instant en admiration devant elle. Un orgueil puéril ensuite l'envahit à la pensée de paraître bientôt en public en compagnie d'une femme si belle. “ Ah, Isabelle, s'écria-t-il ingénûment. Vous allez ce soir faire tourner toutes les têtes... ”

Jusqu'au Parc, que l'Ombrageuse tint à gagner à pied, Derlon ne tarit pas. Son émotion le grisait et l'attendrissait. Il parlait avec abondance, sans remarquer l'expression d'impatience qui parfois passait sur le visage de la jeune femme. En longeant les magasins encore éclairés, il penchait un peu la tête, afin de voir reflétée aux glaces des devantures la haute silhouette d'Isabelle. Dans l'obscurité des premières allées, il osa glisser son bras sous celui de l'Ombrageuse qui ne se défendit pas. Le bruit d'une musique lointaine était épars dans le souffle de la brise : à mesure qu'ils avançaient, la rumeur se fit plus précise et plus nourrie. Dès qu'ils eurent dépassé la terrasse du Casino, elle les enveloppa tout d'un coup. Devant eux, en même temps, sous la clarté mate que répandaient les lampes électriques accrochées dans les feuillages, ils aperçurent la foule attablée et bavarde qui

se pressait autour du kiosque de l'orchestre. Le comte avait retiré son bras. " Permettez que je vous précède, fit-il, je vous guiderai mieux ainsi... " Et parcourant des yeux la compacte assistance où il ne reconnaissait personne, il allait s'efforcer de lui frayer un passage quand, non loin et abritées par un épais massif de lilas, Isabelle découvrit Paulette et Boboli. A leurs côtés, se tenaient le Colonel, Daquin et Philippe. Mais l'Ombrageuse ne vit que celui-ci et, sans se soucier de Derlon, marcha droit au groupe.

Le Colonel justement venait d'aviser son approche. Il fut sur pied aussitôt et le chapeau à la main, se porta avec empressement à la rencontre de la jeune femme. Elle eut beau, de loin, lui commander de rester à sa place, déjà il était devant elle, plié en deux, l'œil animé et lui présentait le bras avec force compliments. Elle le repoussa d'une geste amusé et, ayant salué gaiment Daquin, s'assit entre Paulette et Boboli qui lui faisaient fête. Elle n'avait point paru remarquer Philippe qui restait debout derrière les jeunes femmes : un moment, Derlon pensa lui signaler la présence de Latour ; il se ravisa sur-le-champ et s'approchant de ce dernier, se contenta de lui serrer la main fortement, comme pour racheter ce que pouvait avoir d'offensant l'omission de l'Ombrageuse. D'un air désinvolte, Isabelle d'ailleurs, au bout d'un moment, se retourna et sans manifester la plus légère surprise : " Comment, fit-elle, vous étiez là ! Excusez mon étourderie : vous m'aviez échappé... Pourtant, c'est presque à cause de vous seul que je suis ici... Ces petites filles ne vous l'ont-elles point dit ?... " Et Latour demeurant silencieux, " je ne doute pas que, prévenu, reprit-elle, vous ne vous

fussiez hâté de me remercier d'une si flatteuse attention... Il faut croire que, par crainte de vous déplaire, elles n'ont point osé parler... En vérité, je ne les reconnais plus ! Vous les avez ensorcelées !... Elles tremblent si vous froncez les sourcils : il suffit que vous la regardiez pour que Paulette change de couleur... Et vous ne semblez en avoir cure... Peut-être même ne l'avez-vous pas remarqué ! Ah, c'est à juste titre que je me méfiais de vous... Quelle indignation quand j'ai tenté de les mettre en garde. Elles finiront bien par reconnaître que vous êtes un homme dangereux, parce qu'on n'a pas de prise sur vous... Je souhaite qu'il ne leur en coûte pas trop cher d'avoir tant tardé à s'en apercevoir..." Ses paupières entre closes ne laissaient rien voir de son regard ; elle n'avait pas cessé de sourire en parlant, mais chacun, sous le badinage, à l'instant pressentit la pointe impatiente de blesser.

Latour s'était mis à rire. Tourné vers les jeunes femmes, il parut leur demander si tel était effectivement leur sentiment. Elles eurent une moue et dédaignant de se montrer atteintes, continuèrent paisiblement de causer. Philippe ne fut pas long à leur donner la réplique. Raymond alors, puis l'Ombrageuse à son tour, suivirent. La conversation bientôt se fit générale et animée. Derlon seul demeura gêné. La gratuite impertinence d'Isabelle, son âpreté en s'adressant à Latour, n'avaient pas laissé de réveiller tout à coup une soucieuse pensée dont le long relâche qu'il venait de goûter l'avait peu à peu désaccoutumé. Incapable de dissimuler son malaise, il considérait tour à tour, d'un air absorbé, Philippe et l'Ombrageuse, sans entendre le vieux militaire qui d'un accent convaincu lui murmurait à l'oreille : " Votre amie, mon cher, n'est

point toujours commode, mais mâtin ! quelle femme. ”

Tout à la vérité semblait à présent se passer le mieux du monde. Dans la gaîté que montrait Latour avec les jeunes femmes, il n'y avait trace de contrainte ni de réserve. On riait autour de lui. Lorsque l'orchestre un moment s'apaisait, les voix de Paulette et Boboli éclataient ; confuses, elles se cachaient le visage aussitôt sous leur éventail. Isabelle elle-même, semblait peu à peu se laisser détendre. Enjouée, elle faisait parler Raymond, tenait tête au Colonel qui se répandait en galanteries et parfois, s'inclinant vers Latour, lui glissait une phrase à voix basse. Mais un mot du vieillard vint tout remettre en question. “ Tiens ! fit-il soudain, voilà une figure qu'il me paraît bien reconnaître... Ce jeune homme, là-bas, près du kiosque, n'est-ce pas le petit lieutenant que j'ai rencontré l'autre jour avec vous ?.. Qu'a-t-il donc à vous dévisager de loin d'un air transi... L'intimideriez-vous à ce point, belle dame ?.. A son âge, Dieu merci !.. je ne faisais point tant de façons... ”

L'Ombrageuse avait tourné la tête et suivant la direction que lui marquait le Colonel : “ C'est bien lui, fit-elle, et vous avez raison, on dirait, ma foi ! qu'il a peur d'approcher. Il est vrai qu'en certaine occasion, j'ai été un peu dure pour lui... Il me semble bien l'avoir traité tout bonnement d'imbécile. Il n'est pas rassuré et sans doute doit maudire ma présence qui le prive de sa société habituelle... ” Et laissant tomber un coup d'œil nonchalant sur Philippe : “ Je crois, en effet, reprit-elle, pour l'avoir vu plus d'une fois avec vous, que ce petit sot est de vos intimes. ”

Latour ne parut pas avoir entendu. En souriant, il

tendait des cigarettes à Boboli qui, à cause de tant de gens qui l'observaient, se défendait d'accepter. Une lueur brilla dans les prunelles de l'Ombrageuse : elle se redressa. Mais Derlon ne lui laissa pas le temps de prendre la parole. " Hé, chère amie, fit-il vivement, quelle mouche vous pique ? Le lieutenant n'est pas plus mon intime que celui d'aucun d'entre nous. Nous le tenons tous néanmoins pour un fort bon ami, et je vous assure qu'en le traitant de sot, vous êtes injuste... " Elle n'avait point quitté Philippe des yeux. " Monsieur Latour, fit-elle en élevant la voix, n'entendez-vous donc pas ?.. Ou bien est-ce votre coutume, quand on attaque vos familiers, de laisser aux autres le soin de les défendre ? C'est un côté de votre nature que je ne soupçonnais pas... Il est vrai aussi que vous ne pouvez être partout à la fois... Ces demoiselles vous absorbent tellement... "

Mais sous le regard que Philippe posait sur elle, l'Ombrageuse s'interrompit brusquement. Un instant, ils s'affrontèrent. Si elle ferma les paupières, alors, avec quel élan ne s'empressa-t-elle pas au même moment de chercher à nouveau les yeux du jeune homme, avide d'y trouver un reflet encore de la confidence inattendue qu'elle croyait y avoir surprise. Il s'était levé cependant. Elle le vit s'incliner vers Paulette et Boboli, leur jeter quelques mots qu'elle ne saisit pas : à leur tour, elles se mirent debout. " Nous allons au Pavillon, fit Latour, sans plus regarder Isabelle... Il y a trop de monde ici, ce soir : impossible de causer... Voilà cinq minutes du reste que mon ami le lieutenant me fait signe... Au revoir, peut-être nous retrouverons-nous là bas, après le concert. " Et il entraîna les jeunes femmes qu'il avait prises par le bras.

Isabelle, subitement, se trouva seule : avec égarement, elle considéra autour d'elle, Raymond, le Colonel et Derlon qui la dévisageaient en silence.

V

Dès le seuil du Pavillon, Latour aperçut de loin les jeunes femmes, assises auprès d'Isabelle, dans un petit cabinet dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer de tous côtés la vive et fraîche clarté du matin. L'endroit était désert ; à une table toute proche, deux officiers seulement étaient installés. Immobiles et guindés, le sabre droit entre les jambes, ils considéraient fixement Paulette et Boboli qui, égayées, penchaient parfois la tête pour rire plus à l'aise.

Aux exclamations dont elles accueillirent Latour, l'Ombrageuse, qui se tenait accoudée à la fenêtre, se détourna distraitement. Un émoi, comme une ombre, passa sur son pur visage lorsqu'elle reconnut Philippe. Interdite, sans même songer à lui tendre la main, elle chercha les yeux du jeune homme qui la saluait en silence. Mais, déjà, attirant Latour auprès d'elles, Paulette et Boboli avaient entrepris de lui conter la recherche obstinée dont les poursuivaient depuis une heure les deux militaires voisins.

Isabelle n'avait pas abaissé son regard ; anxieusement, elle continuait de dévisager Latour. Un instant leurs yeux, par hasard, se rencontrèrent. Il ferma les paupières aussitôt ; d'un air las, l'Ombrageuse détourna la tête.

“ Et Raymond ?... fit Boboli, à ce moment. Avez-vous réussi à le ramener chez lui cette nuit ? Ce n'aura pas été sans peine, j'imagine... Le pauvre garçon, dans

quel état il s'était mis !... Aussi, ajouta-t-elle d'un ton important c'est de notre faute, nous aurions dû le surveiller de plus près..."

Avant que Latour eût le temps de placer un mot : " Comment, s'écria l'Ombrageuse en s'adressant à ses amies, vous avez donc fait des folies, hier soir ?... Et vous n'en disiez rien... Ah, je vous en veux : que ne m'avez-vous prévenue en partant !.. Je vous aurais suivis volontiers... Après votre départ, nous n'avons plus fait que traîner... Du moins, dites-moi ce qui s'est passé. " L'accent affectueux et presque plaintif qu'elle avait donné à ces paroles parut à ce point insolite aux jeunes femmes qu'elles demeurèrent une seconde bouche bée. " Se peut-il qu'elles ne vous aient rien raconté, fit Latour alors. Il faut croire qu'au grand jour, elles ont eu quelque remords de leur conduite... Du reste, ajouta-t-il, puisqu'elles tiennent au secret, je serai muet ; ce n'est pas à moi qu'il appartient de les trahir !... Et pour éluder le regard insistant de l'Ombrageuse, il se tourna en riant vers Boboli et Paulette. Mais il s'arrêta tout à coup à l'aspect du Colonel qui venait de paraître devant eux, fringant et guilleret à l'ordinaire. L'amusement que respirait son visage faisait ressortir la mine soucieuse de Derlon qui suivait à quelques pas. " Ah, vous voilà, mes charmantes," commença-t-il aussitôt, si animé qu'il en oubliait de se découvrir. " Il me tardait de vous conter la nouvelle !... Vous ne soupçonnez pas de quelle aventure nous sortons... Apprêtez-vous à pousser les hauts cris... Votre jeune ami, Chose... le malade, celui qu'on trouvait tout le temps fourré dans vos jupes,... eh bien, j'aime autant vous dire tout de suite que vous ne le verrez plus...

Son compte est réglé : il vient à l'instant de se faire enlever par ma femme... Vous ne me croyez pas : interrogez Derlon, il vous dira si j'exagère... D'ailleurs, continua-t-il en prenant place entre Paulette et Boboli, l'événement date de cinq minutes... Nous nous rendions ici, Derlon et moi, avec votre Raymond, quand au tournant de la rue, nous sommes tombés sur ma femme. Depuis quelques jours, — peut-être vous l'a-t-il confié — la Colonelle avait l'œil sur le gaillard. En l'apercevant, elle a marché droit sur lui... Il a bien pensé d'abord à s'esquiver... Trop tard : déjà elle l'avait pris par le bras... Ah, ça n'a pas traîné ! Le temps de lui couler deux mots que je n'ai pas entendus et maté, l'oreille basse, il est parti derrière elle. Derlon et moi, nous en sommes restés cloués. Lorsque, ensuite, la surprise s'est dissipée, il n'y avait plus personne..." Et enchanté de l'impression que produisait son récit, il s'arrêta pour dévisager à la ronde Latour et les jeunes femmes.

" Mais que lui veut-elle donc ?... s'écria Boboli enfin. Je ne comprends pas... Qu'a-t-elle pu lui dire tout bas et que va-t-elle en faire ? " Le Colonel se contenta de hausser les épaules pour marquer qu'il n'en savait rien et que c'était là, au demeurant, le moindre de ses soucis. " Ah, je m'explique à présent, fit Paulette à son tour, pourquoi il tremblait ainsi devant votre femme... Il avait bien raison... Et le voilà tombé dans ses griffes... Le pauvre garçon, il n'a pas de chance... Je le vois d'ici : il doit en ce moment verser toutes les larmes de son corps... Peut-être est-il battu ?... Et tout cela pourquoi, grands dieux ?... parce que la Colonelle s'est mis en tête qu'il y avait des choses entre nous... " Et levant les bras au

ciel, elle joignit ses éclats de rire à ceux de Boboli qui pouffait, le visage caché entre ses mains.

Isabelle, seule, ne s'était pas déridée. La présence de Derlon était pour elle une torture intolérable. Afin de ne point le voir, elle considérait fixement les verdures légères du jardin où le soleil se jouait. Depuis qu'il était entré, d'ailleurs, Derlon ne l'avait pas quittée des yeux. L'attitude singulière de la jeune femme, la veille, avait produit sur lui une impression qu'il ne savait pas oublier. Pour la première fois, il s'était avisé qu'une raison consciente commandait chez Isabelle ces mouvements imprévus où il n'avait voulu voir jusqu'à ce jour que les inégalités d'un caractère capricieux à l'excès. Avec quelle jalouse application il l'observait maintenant, inattentif aux bavardages qui continuaient autour de lui. Ses soupçons, il est vrai, demeuraient encore en suspens : il sentait seulement que quelque chose se nouait obscurément dans le cœur de l'Ombrageuse, ainsi qu'une menace qu'il s'inquiétait de ne pouvoir déjouer ni définir.

Maladroite et agitée, cependant, Paulette s'efforçait de fixer à la boutonnière de Latour la fleur que venait de lui offrir le Colonel. Lorsqu'elle eut fini, Philippe en souriant lui prit la main et la baisa. La jeune femme rougit, effarouchée, et se rejeta en arrière : d'un air furtif, en même temps, elle lançait un oblique coup d'œil à Isabelle. Tournée vers la fenêtre, celle-ci, toutefois, demeurait distante et n'avait rien remarqué. Paulette, alors, s'enhardit et, vexée d'une rougeur qui dénonçait son émoi, elle fit tête rageusement aux plaisanteries dont le vieillard et Boboli la poursuivaient. Mais Isabelle, en se levant, les interrompit. « La matinée est trop belle, décidément, pour

la passer, ici, entre quatre murs... Je vais au Parc... On y respire plus à l'aise... " Et s'adressant à Derlon : " Je pense, poursuivit-elle tranquillement, que je vous y retrouverai tout à l'heure... " Tiré en sursaut de ses réflexions, Derlon, machinalement, s'était mis debout à son tour. Un instant, il considéra avec hésitation l'impénétrable visage de l'Ombrageuse... " Ma foi, fit-il, si vous le voulez bien, chère amie, je sortirai en même temps que vous... " Et comme s'il eût craint de trahir ses secrètes préoccupations par trop d'empressement à s'attacher aux pas de la jeune femme: " Isabelle, d'ailleurs, ajouta-t-il, a cent fois raison... Au lieu de vous attarder ici, que ne vous joignez-vous à nous !... "

Personne ne parut disposé à les suivre. D'un sourire affectueux, Boboli et Paulette se contentèrent de saluer leur amie qui déjà s'éloignait. Puis, curieusement, elles se rapprochèrent de la fenêtre pour la regarder disparaître avec Derlon au tournant de la rue. " Ma parole, conclut Boboli, en revenant à sa place, Isabelle m'étonne !... Jamais je ne l'ai vue si accommodante : on nous l'a changée... Rappelez-vous, on ne pouvait l'approcher autrefois... "

Derlon en ce moment éprouvait bien le contraire ! En quittant le Pavillon, l'Ombrageuse s'était mise à marcher à grands pas. Tout heureux de ne s'être pas vu repoussé, le comte d'abord avait voulu poursuivre l'entretien. Elle ne lui répondit pas. Il se tut brusquement. La même ombre qui depuis la veille l'entourait, à nouveau s'étendit sur lui. Un instant, il se sentit sur le point, laissant là tout ambage, de provoquer spontanément une loyale explication qui, si elle devait le meurtrir peut-être, l'eût

du moins délivré de l'odieuse contrainte où il se consumait. Mais une pudeur invincible le retint, la peur d'être importun, la crainte aussi de ne savoir trouver la phrase qu'il fallait dire.

Lorsqu'ils atteignirent les premières allées des Quinconces, Isabelle s'arrêta et d'un ton tranchant : " J'ai changé d'avis, fit-elle ; je ne pousserai pas plus loin, je préfère rentrer chez moi. Surtout ne croyez point devoir m'accompagner : c'est inutile."

Derlon s'inclina en silence. Elle s'était remise à marcher. Indécis, il fit quelques pas encore derrière elle, mais instruit par une expérience récente, il se ravisa et se borna à suivre des yeux la jeune femme qui s'enfonçait dans l'ombre de l'allée. Que ne la rejoignit-il en ce moment ! Epuisée par l'effort que lui avait coûté une trop longue retenue, l'Ombrageuse cédait enfin. Devant ce visage défaillant et tendu, le pli de cette bouche, Derlon n'eût point douté davantage... — Sans détourner la tête, elle avait traversé tout le Parc. Au carrefour, quelque temps, elle s'arrêta près des vasques qui bouillonnaient, comme si elle eût voulu étourdir sa pensée au bruit violent des eaux. Mais des promeneurs approchaient : elle fit volte face et regagna l'hôtel hâtivement, avide d'être seule.

Elle ne songeait, cependant, qu'à revoir Latour. Pour le rencontrer, le lendemain, elle se rendit aux Eaux. Fiévreusement, elle le chercha parmi les groupes nonchalants et bavards qui se pressaient autour des sources. Elle le trouva avec Boboli et Paulette, au bout d'une galerie d'où l'on découvrait les rondes verdures du Parc. Charmées de l'apercevoir en cet endroit, les jeunes femmes lui sautèrent au cou. Leurs gentillesses ne firent que rendre plus sensible

la déférence banale que Philippe mettait à l'accueillir. A nouveau, elle chercha ses yeux ; mais à l'anxieuse interrogation, rien chez le jeune homme ne répondit. Découragée, elle baissa la tête et suivit les jeunes gens, sans mot dire.

Ensemble, ils firent le tour de l'ample rotonde où s'abritaient les fontaines. La foule auprès d'elles s'attardait ; le murmure des voix bruissait sous les coupoles vitrées qu'une buée légère voilait à demi. A chacune des sources, Paulette et Boboli avalèrent un verre d'eau tiède: pour en masquer l'écœurante fadeur, Boboli aussitôt croquait des pastilles dont elle avait sa bourse toute gonflée. Isabelle, malgré leur insistance, refusa de porter à ses lèvres le gobelet que chaque fois on lui tendait. Elle demeurait muette. De temps en temps, sans même la regarder, Latour lui faisait quelque froide politesse ; elle ne répondait pas, et il s'empressait de retourner aux jeunes femmes. Lorsqu'ils sortirent, dès le seuil des jardins, l'Ombrageuse les abandonna.

Mais le jour suivant, elle revenait encore. Même, pour se mieux rapprocher de Latour, qui semblait prendre à cœur de remplacer, auprès des jeunes femmes, Daquin que la Colonelle ne lâchait point, elle prétendit ne plus s'écarter désormais de la société de Paulette et de Boboli. Flattées, celles-ci ne se lassaient pas d'admirer un revirement si inattendu. Souvent, en plaisantant, elles rappelaient à l'Ombrageuse de quel soin jaloux elle s'était gardée jadis d'un genre de distractions où elle semblait se complaire à présent. Isabelle souriait et ne se défendait pas. Dès le matin, on les voyait paraître aux Quinconces. Sans parler, elles s'attardaient sous l'ombrage léger des marronniers, ou bien elles allaient s'asseoir non loin des jets d'eau qui

écumaient. Mais Philippe ne tardait pas à les rejoindre. Vivement, Boboli se levait pour courir à sa rencontre. Il les saluait de loin, et une tendresse ingénue se répandait sur les traits de Paulette, tandis que, d'un ton familier, il lui faisait compliment des ses yeux, de la nuance de son chapeau, de la fossette qui se creusait au coin de sa bouche. Vis-à-vis d'Isabelle seule, il demeurait circonspect et compassé. Lui adressait-il la parole, le sourire à l'instant s'effaçait de ses lèvres. Rien en son attitude qui ne respirât la plus attentive courtoisie : avec quel déchirement, pourtant, elle se souvenait de la lueur qu'en ces prunelles impassibles il lui avait paru surprendre un soir !... Parfois, aussi, un mouvement de colère la soulevait tout à coup. Elle s'indignait de la patiente injure que lui faisait ce respect affecté. A grand'peine, elle retenait le défi qui montait à ses lèvres.

Leurs après-midis, d'ordinaire, se passaient à la campagne. Pour les occuper, Latour n'était jamais à court d'inventions. Quelque projet qu'il apportât, Boboli et Paulette l'accueillaient de confiance. Isabelle ne manquait point de les suivre. Mais du ton contraint, dont Philippe la conviait à leurs parties, elle ne pouvait s'empêcher de rougir : par orgueil, elle déclinait de s'imposer davantage. Ulcérée de ressentiment et de honte, elle se tenait, jusqu'au lendemain, enfermée dans sa chambre.

Derlon, qui entre temps errait seul et désemparé, profitait de ces moments-là pour se rapprocher de la jeune femme. Elle ne le repoussait pas ; tout ressort en elle semblait rompu. L'un en face de l'autre, ils ne trouvaient pas un mot à se dire. La jeune femme restait pensive. Il se taisait lui-même. Quel monde désormais

les séparait ! Elle avait tôt fait à ce jeu d'oublier la présence de Derlon. Le cœur brisé, il la dévisageait en silence, sans oser l'interrompre, et peu à peu, à considérer cette face tendue et lassée à la fois, ces yeux qu'une image emplissait si bien qu'ils ne distinguaient plus rien autour d'eux, il apparaissait à Derlon qu'il n'ignorait plus quel objet tenait ainsi attachée l'amère méditation de l'Ombrageuse. Mais aussitôt il s'interdisait de réfléchir davantage, comme s'il eût voulu fuir l'impitoyable conviction que, de jour en jour, il sentait s'affirmer en lui. Il se retirait alors. De sa propre souffrance, au surplus, il ne pensait guère à se plaindre. Il ne voyait dans la vie d'autre devoir que de faire Isabelle heureuse : s'il se désespérait en la quittant, c'était de constater qu'il ne pouvait plus rien désormais pour le repos de la jeune femme.

Le soir, aux concerts du casino, il retrouvait Isabelle avec ses amies et Latour. Tantôt elle était éteinte, affaissée et la gaîté de Paulette et de Boboli à ses côtés ne faisait qu'accuser son accablement. Tantôt, étincelante et verbeuse, elle semblait animer les jeunes femmes de sa verve. Déconcerté, Derlon ne tardait pas à se retirer : qu'avait-il à faire auprès d'elle, quel rôle d'ailleurs jouait-il encore en son existence ? De peur de paraître importun, il en venait, aussi bien, à éviter Isabelle. Il cessa de l'aller rejoindre, quand elle s'isolait dans son appartement. On ne le vit plus aux concerts. Il vécut à l'écart dorénavant. Sans doute, si elle l'eût rappelé, il n'aurait pas manqué d'accourir. Mais elle avait bien à s'inquiéter de lui ! Pas un instant, elle ne songea à lui faire signe : inattentive à tout ce qui n'était pas la partie passionnée où elle se

trouvait engagée, de la disparition même du comte, peut-être ne s'était-elle pas avisée.

Un soir que les jeunes femmes se trouvaient avec Latour au Casino, Daquin tout à coup parut devant elles. La crainte de la Colonelle, enfin, avait cédé à l'envie qu'il avait de retrouver ses deux amies. Tout tremblant encore de l'audace qu'il avait fallu, il pensa pleurer d'attendrissement aux démonstrations par quoi Paulette et Boboli l'accueillirent. L'Ombrageuse même lui sourit : « Vous arrivez à propos, lui dit-elle. Ces demoiselles commençaient à vous oublier. Un peu plus et vous auriez trouvé prise, dans leur cœur, une place à laquelle on sait que vous tenez... Demandez plutôt à votre ami Latour... » La bienveillance qu'elle montrait à Daquin était du reste sincère. Déjà, grâce à lui, elle se voyait débarrassée des jeunes femmes dont l'indiscrète société lui avait jusqu'à ce jour interdit l'abord de Philippe.

Son illusion ne dura guère. Le retour de Raymond, en effet, aux habitudes récentes de Latour n'apporta aucun changement. Sans paraître soupçonner que la présence du jeune homme le déchargeait désormais des soins frivoles qu'il n'avait assumés que pour le suppléer, il continua comme par le passé de s'associer complaisamment à l'existence insouciante et dissipée de Paulette et de Boboli. Outrée d'une attitude dont elle reconnaissait que tout était fait pour la mieux éluder, l'Ombrageuse pour le coup n'hésita plus. Elle n'ignorait pas qu'avant de retrouver les jeunes femmes aux Quinconces, Philippe avait accoutumé, chaque matin, de promener dans un coin du Parc qu'il affectionnait pour sa solitude : délibérément, elle résolut de l'y affronter.

De ce qu'elle allait dire, certes elle ne se faisait point d'idée et d'ailleurs ne voulait pas y songer. Que lui importait que, près de risquer une épreuve si hardie, tout plan, toute réflexion se refusât à son esprit ! Un seul souci l'occupait, l'aveugle volonté de mettre fin à tout prix à l'incertitude mortelle qui l'exténuait.

Le lendemain même, ainsi qu'elle l'avait décidé, l'Ombrageuse le rejoignit dans le Parc, non loin du carrefour aux fontaines. En l'apercevant, il s'arrêta net et au coup d'œil qu'il jetait autour de lui, il parut bien qu'un instant, il avait songé à reculer. Il n'en eut pas le temps : elle l'abordait. En silence il se découvrit ; sous le fixe regard dont la jeune femme le dévisageait, il pencha la tête, ensuite, d'un air mal assuré.

L'appréhension qu'il laissait paraître n'échappa point à Isabelle. Son cœur se mit à battre. Mais déjà il s'était repris et se retournant vers elle : " C'est la première fois, je pense, commença-t-il, qu'il vous arrive de passer ici à cette heure... Je n'aurais pas manqué de vous rencontrer, car pour moi, j'y reviens régulièrement tous les jours... L'endroit n'est jamais si délicieux qu'au moment où tout le monde le déserte... " Et d'un geste, il lui montrait les larges allées vides où la lumière en se jouant faisait les ombres légères et presque bleuâtres.

Isabelle ne répondit pas : ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre. Elle tenait le visage penché ; par précaution, Philippe ne se pressait pas de reprendre la parole. D'une voix basse, "Voulez-vous que nous fassions quelques pas... " fit-elle enfin. D'ailleurs, irritée aussitôt de sa timidité, elle se redressa brusquement.

Ils se mirent à marcher sous les ormes épais. Latour

continuait de se taire. Quelque aisance qu'il voulût affecter, son visage, son maintien trahissait l'hésitation, la contrainte et une sorte d'indéfinissable méfiance. Isabelle ne le quittait pas des yeux. Quelle terreur la soulevait à l'idée qu'il eût pu rompre le silence !... En son trouble, elle n'aurait su que répondre. Aucune pensée en elle ne se faisait jour ; au moment d'engager la partie par elle-même voulue, elle n'éprouvait qu'émoi et confusion. Ses jambes pliaient ; elle sentait un tremblement agiter les coins de sa bouche.

Son énervement à la longue frappa Philippe : sans mot dire, il se dirigea vers un banc et l'invita d'un signe à s'asseoir. Elle rougit à constater qu'il avait deviné sa faiblesse. Le dépit qu'elle en conçut, contre elle même et contre Latour tout ensemble, en un instant lui rendit ses forces : " Il est fâcheux, commença-t-elle, que ma compagnie ait pour effet assuré de vous rendre muet ! Elle ne vous offre pas, il est vrai, le genre d'agrément que vous recherchez auprès de Boboli ou de Paulette." Mais tout de suite elle regretta ce trait déplacé et s'arrêta.

Le jeune homme n'avait pas sourcillé. D'un air distrait, il remuait de sa canne la sable fin du chemin. Au bout d'un instant, sans relever la tête. " Avez-vous vu Derlon aujourd'hui ? " demanda-t-il tranquillement.

Les joues de l'Ombrageuse s'enflammèrent. Vibrante et tendue, déjà elle était en pleine action et si âprement entraînée que dès la première passe elle s'était découverte. L'insultante indifférence de l'adversaire en un moment la glaça. D'un mouvement brusque, elle se leva. Il l'imita: sous l'allée solitaire et fraîche, que ne pénétraient pas les feux vifs du matin, ils reprirent leur marche.

Comme s'il n'eût rien remarqué : " Depuis quelque temps, continua Latour, il me semble distinguer en lui un changement qui m'inquiète. Il est chagrin et fuyant, On eût dit autrefois qu'il ne vivait que pour obliger et se dévouer. L'avez-vous constaté, il nous évite à présent ; tout lui pèse et la solitude même ne le satisfait point, car de temps en temps on l'en voit s'échapper... " Elle ne l'écoutait plus. Elle avait fermé les yeux à demi ; des larmes montaient sous ses paupières ; elle eût voulu cacher son visage dans ses mains. " J'ai pour Derlon, poursuivait Philippe, une amitié profonde que le temps et les épreuves ont longuement fortifiée. Tout ce qui l'intéresse me touche et m'engage. Entre nous, d'ailleurs, l'échange est étroit et loyal. Notre affection, notre confiance sont réciproques et — j'ose le dire — légitimes aussi ; je m'afflige pourtant à songer qu'à son humeur actuelle, certains incidents où je fus mêlé ne sont peut-être pas étrangers. Tout blesse un cœur malheureux... Laissez-moi vous l'avouer, Madame, j'y mets en ce qui me concerne, assez de scrupule pour souhaiter une rencontre opportune au tournant du sentier, afin de n'avoir pas à lui apprendre que je vous ai entretenue ici ce matin... Mais qu'ai-je besoin de vous expliquer ces choses !.. Ne me comprenez-vous pas et saurais-je faire autrement qu'exprimer tout haut ce que vous pensez vous-même ?..."

Pour protester contre sa cruauté, Isabelle releva la tête. De quelle éloquence émouvante ses yeux étaient emplis ! Elle ne ressentait plus de froissement ou de colère. Elle souffrait simplement et ne craignait pas de le montrer. Il avait prévu une résistance : interdit de la sentir brusquement ployer et se détendre, il se tut. Une minute,

leurs regards demeurèrent unis, et soudain, les traits éclairés, d'une voix nouvelle, si légère qu'elle n'agitait pas ses lèvres: “ Ah ! je ne m'étais pas trompée, l'autre soir, fit-elle. Parlez, ou demeurez muet, que m'importe !... Je ne doute plus à présent !.. Je sais, je suis sûre !...”

Il s'était écarté d'un pas, comme s'il eût senti la main de la jeune femme sur les siennes. Un instant, il fut devant elle sans parole, aussi défait qu'elle-même. “ Vous étiez donc venue pour me tenter ?... ”, murmura-t-il enfin, et il la regarda à nouveau. Mais elle ne l'entendait pas. Comme suspendue par son transport même, elle demeurait immobile, les paupières baissées. Si elle les eût relevées à ce moment, peut-être ne se serait-il plus défendu !.. Son silence, cependant, donna à Philippe le temps de se reprendre. Brusquement, il haussa les épaules, se détourna et d'un ton bref : “ Nous ferions bien, je pense, reprit-il, de pousser jusqu'aux Eaux : on doit s'étonner de ne pas nous voir paraître ”.

L'Ombrageuse tressaillit. Elle rouvrit les yeux. Incertaine d'avoir bien entendu, elle chercha instinctivement le visage du jeune homme. L'air hostile et fermé dont il la considérait lui fit connaître en un moment que c'était l'adversaire à nouveau qu'elle avait devant elle.

Sans plus échanger une parole, ils traversèrent tout le Parc. Des promeneurs, ensuite, à mesure qu'ils se rapprochaient des Quinconces, les entourèrent : Isabelle ne chercha plus qu'à se refaire une contenance. Comme ils atteignaient le Casino, Latour enfin aperçut les robes claires de Paulette et Boboli assises avec le lieutenant sous l'ombrage transparent d'un tulipier. Ses traits, alors, se détendirent ; de loin, pour attirer leur attention, il les salua

de la main. Personne toutefois ne répondit, et le spectacle imprévu qu'en avançant il fut donné à Philippe de découvrir, lui fit presser le pas incontinent. Debout devant le groupe, sa sœur la Colonelle se tenait arrêtée. Appuyée sur son ombrelle, le chapeau rejeté en arrière, et toute empourprée d'indignation, elle semblait interpeller avec violence le malheureux Daquin qu'on voyait entre les jeunes femmes, effondré sur sa chaise et le dos rond sous l'orage. " Ah, polisson, faisait la voix courroucée d'Honorine, je vous y pince cette fois !... Voilà donc pourquoi vous m'avez faussé compagnie l'autre jour... Je me disais : laissons-le, il a compris, il se tiendra tranquille maintenant... Ah, ouiche !... vous ne songiez qu'à continuer la fête... Et vieille bête que j'étais, je me suis laissé prendre à vos simagrées... Oui, bonnement, j'ai été dupe de votre comédie : j'ai cru à vos larmes, à votre repentir... Ah, vous pouvez vous vanter de m'avoir joliment roulée !.. Mais, malheureux, si vous n'avez plus ni pudeur, ni conscience, ne vous reste-t-il pas du moins une dernière lueur de bon sens... Pour vous arrêter, faudra-t-il que vous creviez à la peine... Regardez-vous plutôt : quelle mine, juste Ciel !... Vous faites peur... Ah, c'est bien le cas de faire le joli cœur avec des demoiselles... A l'hôpital, c'est à l'hôpital que vous devriez être, au lieu de courir le guilledou en compagnie de..." Et sans doute allait-elle faire usage de quelque terme fâcheux quand l'approche de Latour suspendit son discours. Essoufflée, elle se retourna vers lui.

Il y eut un moment de répit. Tremblant et éperdu, Daquin ne songeait à répondre ni à se défendre. A côté de lui Paulette et Boboli se tenaient immobiles. D'un

air offensé, elles dévisageaient la Colonelle qui ne voulait point les voir. Quant au lieutenant, il portait des regards effarés autour de lui et ne comprenait rien à cet incident orageux. Brusquement, Honorine frappa du pied, et du ton le plus bourru : " Eh bien, qu'attendez-vous, reprit-elle. Vous lèverez-vous, ou dois-je aller vous chercher moi-même... Car vous pensez bien, mon petit, qu'à présent je ne vous laisserai plus aller... " Et comme Raymond ne bougeait pas, elle glissa son ombrelle sous son bras et se dirigea vers lui. Mais Latour l'avait devancée ; sans mot dire, il posa la main sur l'épaule du jeune homme. Docilement, Daquin se dressa. Il flageolait : pour ne pas retomber, il lui fallut se retenir au bras de Philippe. " Emmenez-le, fit la Colonelle, vous voyez bien qu'il n'est plus de force à se tenir sur ses jambes... " Et sans jeter les yeux sur Paulette et Boboli, elle se mit à marcher à grands pas devant les deux hommes.

Il fallut quelque temps aux jeunes femmes pour reprendre leurs esprits : suffoquées de l'algarade, elles se regardaient sans mot dire, les yeux écarquillés. La première, Boboli retrouva la parole et se tournant vers l'officier : " Quelle effrontée !... s'écria-t-elle. Nous traiter ainsi en public !... Ah ! quelles manières, quelle grossièreté !... Ne croirait-on pas que c'est de notre faute... Pour qui nous prend-elle donc ?... Et de quoi se mêle-t-elle en somme ?... Il est libre, après tout, ce garçon..."

Le lieutenant ne répondit pas. D'un geste gauche et empressé à la fois, il avançait un siège à l'Ombrageuse qui était restée à quelque distance, et de la scène dont ses amies sortaient bouleversées, semblait n'avoir rien vu, rien entendu. Au mouvement qu'il fit, elle abaissa les

yeux sur le jeune homme et le considéra distraitement. " Je vous remercie, fit-elle au bout d'un instant. Je ne m'asseoirai pas... J'ai besoin de marcher... "

Le lieutenant eut une courte hésitation. A voix basse enfin et comme un peu effrayé de sa hardiesse : " Oserais-je me permettre de vous accompagner", risqua-t-il. Elle inclina la tête en silence, et s'éloigna. Etourdi de son succès, il se rangea à son côté, et pour rompre les chiens, avec une assurance qui l'étonnait tout le premier, il commença d'exprimer combien il était reconnaissant à Isabelle de lui fournir l'occasion de dissiper un malentendu pénible, dont il souffrait depuis longtemps.

Elle ne marqua à l'entendre ni surprise ni désapprobation. Simplement, elle tourna vers lui son visage obscur et voilé. Le lieutenant n'en demandait pas davantage, il repartit de plus belle. Comment eût-il deviné tout ce qu'il y avait d'amer et de déchiré en ce consentement muet que l'Ombrageuse s'imposait ainsi qu'une humiliante macération ? Brusquement, entraîné par sa volubile éloquence, et pour mieux attirer l'attention de la jeune femme, il ne craignit point de lui toucher le bras.

Elle s'arrêta net. Une expression de dégoût et d'horreur se répandit sur ses traits, comme si elle venait à l'instant de remarquer la présence du lieutenant. Un peu niaisement, celui-ci s'était mis à rire en tirant sa moustache. Toute soulevée de honte: " Que faites-vous ici, cria-t-elle. Allez-vous en ! Disparaissez immédiatement : que je ne vous voie plus ou je vous soufflette. Sot, sot que vous êtes !... ne suffit-il pas qu'une fois déjà j'aie dû vous le dire !... "

Le sourire sur les lèvres de l'officier se figea. Il recula,

voulut ouvrir la bouche. Sous le regard exaspéré de l'Ombrageuse, il tourna les talons, ensuite, sans souffler mot.

(*A suivre*). ANDRÉ RUYTERS.

NOTES

L'ACADÉMIE GONCOURT ; M. DE GOURMONT ET LA JEUNESSE.

Signalons dans le *Mercure de France* du 15 septembre un bel et digne article de Remy de Gourmont à propos des élections à l'Académie Goncourt.

Je peux n'aimer point certains travers de ce remarquable esprit, et déplorer la pente où souvent il se laisse entraîner ; je ne l'aurais point pris à partie comme j'ai fait si je ne l'estimais point remarquable ; depuis deux mois il nous redonne de son meilleur ; peut-être la forme très factice de ses dialogues des amateurs, à laquelle il a renoncé depuis peu, desservait-elle sa pensée. Je la retrouve aussi subtile que jamais dans "le Subjonctif et l'Université" (du 15 septembre) et, en plus, imprégnée d'une sensibilité chez lui trop rare, dans la réponse à l'enquête de M. Bailby, directeur de *l'Intransigeant* (1er octobre) :

— Que pensez-vous de la jeune littérature et des jeunes littérateurs ? Quel intérêt leur portez-vous ?

" *Les réponses seraient curieuses, écrit M. de Gourmont, si elles étaient sincères (elles seront sans doute publiées avant cet article), car il est certain que la plupart des écrivains, à partir d'un certain âge, ne lisent plus rien, sinon pour s'amuser ou se ressouvenir, et se désintéressent totalement de ce qui vient après eux. Il y a à cela plusieurs causes, dont la principale est qu'on ne vit pas des vies successives et renouvelées, mais une seule vie dont l'image, dessinée une fois pour toutes, vous accompagne jusqu'à la fin. Ce paysage n'admet pas, en général, de grands changements ; il fait plus de pertes que de gains ; il se dépouille peu à*

peu de ses plus belles perspectives et n'admet guère les arbres nouveaux, les fleurs nouvelles..."

"*...L'homme qui est entré dans le dernier tiers de la vie se tient déjà très mal au courant de la littérature contemporaine de lui-même, comment suivrait-il celle qui court après lui, qui le presse, qui l'expulse vers le néant? Il aime mieux l'ignorer pour n'avoir pas à en souffrir, puis cela le distrait trop de ses pensées qui ne trouvent de paix que dans la réminiscence et dans l'oubli de l'avenir, quelquefois l'oubli du présent.*

Ce désaccord entre les générations a un caractère de nécessité dont les jeunes ne souffrent pas plus que les vieux, auxquels ils savent rendre un dédain qui ne tarde pas à acquérir son importance. L'avenir se venge du passé bien naturellement, en prenant par anticipation sa place dans le présent. Cela a toujours été un titre près de la jeunesse que de s'occuper d'elle-même, par feinte: elle en est toujours reconnaissante et plus d'un ancêtre ne doit qu'à sa condescendance d'occuper encore ses positions conquises. J'ai toujours vu les vieux courtiser les jeunes plus encore que la jeunesse ne le fait de ses maîtres, mais cela ne signifie rien. L'intérêt vrai est plus souvent dans le silence, dans les lointains regards..."

Il n'est pas inintéressant de rapprocher cette déclaration de M. de Gourmont d'un passage de la correspondance de Dostoïevsky. La lettre est du 9 avril 1876:

"A l'âge de 53 ans, il est facile de se mettre en retard sur la génération, à la première négligence. J'ai rencontré un de ces jours Gontcharow, et à ma sincère question: comprend-il tout dans l'actualité courante, ou bien a-t-il déjà cessé de comprendre certaines choses? Il m'a répondu franchement qu'il avait cessé de comprendre beaucoup de choses (N. B. — Ceci entre nous.) Certainement je sais par moi-même que cette *vaste intelligence* comprend non seulement, et serait capable d'en remontrer aux plus doctes, mais dans le sens spécial, dans lequel je l'interrogeais (et qu'il a compris à demi-mot), certainement, ce n'est pas qu'il ne comprenne pas, mais il ne veut pas comprendre. "Mon idéal m'est cher, ainsi que tout ce que j'ai aimé dans la vie," ajouta-t-il, "je ne veux pas

m'en séparer pendant le peu d'années qui me reste, et pour étudier ces gens-là (il désigna la foule qui passait sur la perspective Newsky) cela me serait trop pénible, parce que cela me prendrait un temps précieux..."

Dostoievsky en 76 a lui-même 55 ans ; il " se prépare à écrire un très long roman " *(les frères Karamazov)* où l'un des plus importants problèmes agités sera " la jeune génération," vers laquelle il se penche avec une attention passionnée. (Sa lettre aux étudiants de Moscou est de deux ans plus tard.)

Si légitime et naturelle que soit l'attitude de Gontcharow et de Gourmont, il est permis de comprendre et d'admirer aussi celle de Dostoïevsky.

* * *

Sans doute à l'heure où paraîtront ces lignes, les membres de l'Académie Goncourt se seront-ils prononcés. Des quelques noms qui se proposent à leurs suffrages, aucun, plus que celui de M. de Gourmont, ne mérite de les obtenir. Si M. de Gourmont n'est pas élu, l'Académie Goncourt aura montré que son goût n'est pas plus sûr que celui de l'autre Académie, ou qu'elle sait se laisser entraîner par des raisons extra-littéraires, tout comme l'autre Académie en ne nommant pas M. Henri de Régnier. A. G.

* * *

L'ART DÉCORATIF AU SALON D'AUTOMNE. — Cette année, le Salon d'Automne a réduit considérablement la place de la peinture dans ses salles. J'espère que les vrais peintres ne s'en plaindront pas. Le tableau n'est pas une création dans l'absolu comme le poème ; il occupe une certaine portion de l'espace ; on ne saurait l'abstraire du monde matériel. Où iront donc se loger tant de toiles ? Quelle est leur destination ? On n'a tant médit et à juste titre du tableau dit de chevalet, opposé à la grande peinture décorative, que parce que son abondance même le condamnait fatalement au rôle d'objet de musée, voué à l'entassement, à la promiscuité, à la claustration de ces

tristes salles, au seuil desquelles la vie s'arrête : avant d'y dormir à jamais, il importe qu'il ait vécu, participé à notre vie. Mais qu'on le réintègre en son vrai lieu, dans nos intérieurs bourgeois dont l'exiguité exile nécessairement la fresque : il reprend sa valeur, sa fonction, sa raison d'être, tout comme un meuble, un bibelot, une tenture ; il redevient l'ornement supérieur de notre milieu quotidien,

Ce geste de réintégration, le Salon d'Automne vient de l'esquisser en se consacrant presque tout entier à l'art décoratif. Il faut que les peintres l'en louent. Qu'ils m'excusent, moi aussi, de les sacrifier aujourd'hui. Au fait, y a-t-il d'un Salon à l'autre Salon, tant de progrès individuels possibles ? Attendons les Indépendants. Et puissent les peintres désormais consentir à une production mieux adaptée et plus restreinte.

Il paraissait dangereux en principe, de confronter les essais dispersés de nos décorateurs français avec l'effort le plus logique, le plus cohérent, le plus imposant qui se manifeste actuellement en Europe dans l'ordre décoratif, je veux dire l'effort allemand. Et d'autant plus que celui-ci se présentait, épuré de la rigidité berlinoise, avec toutes les possibilités de bon goût dont l'art allemand est capable: c'était Munich qui venait à Paris. Munich disposait de moyens financiers énormes ; Paris, risibles... En toute conscience cependant, nous ne pouvons nous tenir pour battus.

Il est difficile d'imaginer ensemble plus soigné dans le détail, plus délibérément établi et harmonisé dans les grandes lignes, que l'ensemble bavarois. Architectes, tapissiers, ébénistes, tous ces artisans-là connaissent à fond leur métier. Ils savent combiner les courbes, draper les étoffes, ajuster les bois, mettre chaque matière en valeur. Ils ont un sens de l'harmonie, harmonie à eux, plus ou moins plaisante, mais harmonie. Rien ne détone ici, quand le principe en est admis. Aussi bien passerais-je sur la question du goût, (blanc sur noir, noir sur blanc, et verticales implacables) goût dur, sévère, fort éloigné du nôtre, — mais nous ne sommes pas à ce point incompréhensifs — si je trouvais partout un souci d'appropriation, en rapport avec le souci d'harmonisation et de style. A chaque pas

hélas ! je heurte l'impropriété. Pourquoi ce bureau noir prend-il forme de sarcophage ? Pourquoi ces cordelières et ces glands aux dossiers des fauteuils de cuir vert ? Pourquoi l'exiguité de ces sièges mobiles, au dossier imprenable et insuffisant pour l'appui ? Pourquoi le gonflement de ceux-ci au contraire ? Quel domestique hercule saura les déplacer ? Quel invité même obèse osera jamais y prendre place ? Et surtout, pourquoi ces monstres, (ceci a trait à la salle de réception de M. Théodore Veil) reposent-ils sur ces pieds élancés et grêles ? Paradoxe ! On me répondra : Qu'a à faire le paradoxe dans l'art du mobilier ? Admirez au contraire cette salle à manger sobre, pratique, simple, en cerisier verni, sans recherche d'effet. Mais n'est-ce pas de l'anglais moderne ? Et ces meubles d'osier dans ce fumoir tendu de nattes ? Mais ne songez-vous pas alors au style hollando-belge ? Hollando-belge, anglais, les deux styles vraiment pratiques que notre temps ait inventés, mais dans un strict esprit d'utilité et non de fantaisie. Le croirait-on ? dans l'exposition munichoise, la fantaisie presque partout prime l'utilité.

Cette fantaisie n'est cependant pas autochtone. Elle cherche des modèles. On ne peut s'en passer. Depuis vingt siècles et plus qu'il y a des hommes et qui s'assoient, et qui s'attablent, et qui se couchent, il est impossible de ne pas tenir compte des siéges, des tables, des lits du passé. Si M. Veil s'inspire dans les fauteuils paradoxaux dont j'ai parlé déjà, du plus fantaisiste des dessinateurs de l'autre siècle, d'Aubrey Beardsley ; c'est là une gageure qu'on ne recommence point ! Les autres, fuyant éperdument la Renaissance, le Louis XIII, le XVIIIe siècle, en sont réduits à imiter le Louis-Philippe et le second Empire, mais... en les boursouflant ! O capitons plus capitonnés que jamais ! O canapés bateaux à la dixième puissance ! Voilà donc le style allemand ? — Non ! Cela n'est point vrai. Il s'agit d'une erreur d'un jour. Né d'un peuple pratique, il faudra bien que l'artisan d'Allemagne en revienne à la simplicité et au sobre confort, dût-il suivre le style anglais ou le style belge et renoncer jusqu'à nouvel ordre à l'originalité. Les ouvriers savent trop bien tirer parti de la matière, bois,

tissus et couleurs, pour gâcher leurs dons d'artisans dans des entreprises aussi vaines. Discipliner à ce point l'illogisme est un spectacle immoral, attristant. Que tous se rendent en pèlerinage dans la salle à manger de M. Niemeyer et qu'ils s'en assimilent la leçon admirable : je réponds d'eux.

A côté des réalisations complètes de l'exposition de Munich, que pèsent peu hélas ! les petits intérieurs français, exposés au premier étage, où s'écrasent les meubles, par défaut d'argent et de place ! Et cependant quelle qualité rare ils gardent. Il y a plus hideux que l'art bavarois, en France même, c'est l'art moderne de l'école de Nancy, l'art moderne de 1900, créé de toutes pièces, selon des courbes et des arabesques sans exemple, hélas ! Il persévère ! Il vaut donc mieux n'en point parler. L'opulence à tout prix de M. Majorelle est sans remède. La sobriété de M. Selmersheim demeure triste ; c'est en vain que l'éclairent de petits trumeaux charmants de Guérin. Mais dans le cabinet d'estampes de M. Charles Plumet, quel confort grave ! Quels beaux meubles, pris isolément, dans les deux chambres de M. Baignères dont je n'aime ni le fond, ni les draperies : une armoire à glace surtout, à médaillons d'étain d'Albert Marque ; elle nous consolera du lit qui l'accompagne, au chevet duquel se joue un amour, dont la présence au-dessus de la tête du dormeur, n'est ni plus, ni moins ridicule que la veilleuse au même endroit placée, dans " la chambre à coucher de Monsieur " côté allemand ! La salle à manger, aimablement décorée par M. Jaulmes, contient aussi une table ronde d'un galbe exquis. Mais où je vois une réussite totale, c'est dans la salle à manger et le petit salon de MM. Süe et Huillard, dans le petit salon de M. André Groult.

Le salon des premiers, bois vert pomme, étoffe amarante, est délicieux dans l'aigreur : mais pourquoi ces ornements peints sur les meubles ? ne s'en lasserait-on pas bientôt ? La salle à manger, elle, est splendide : poële de faïence bleue sur fond bleu, divan, table lourde, le tout encadrant un buffet, centre, axe, âme de la pièce, qui sait réaliser la plénitude hors de tous les styles connus, sans contorsions, sans raideur,

sans misère, selon une abondante et ferme fantaisie, fleurs sombres discrètement appliquées sur bois clair. Les chaises m'ont paru moins heureuses, n'importe ! Un style n'arrive à sa perfection que par retouches successives. Un objet utile doit faire ses preuves. C'est ce que n'admettent pas les artisans a priori. Et l'intérieur de M. André Groult nous amène à d'autres réflexions.

Sautant à pieds joints par dessus l'Empire, qui vint puissament, mais artificiellement interrompre une admirable tradition, M. Groult reprend celle-ci à sa fin, au Louis XVI-Directoire, et entreprend de la continuer en la simplifiant, au goût du jour. Les détails en seront moins fins, les lignes plus nues... Ce qu'il obtient ainsi me paraît doué d'un charme très neuf, en dépit de tout le passé qui s'y voile. A côté des chercheurs de formes inédites qui aboutiront peut-être quelque jour, pourquoi n'aurions-nous pas, non des imitateurs, mais des continuateurs d'un style, dont la vertu sociale ne semble pas encore épuisée, ne le peut pas être, tant que la vie de salon durera. Et admirez, donc dans le cas présent, comme la peinture la plus moderne, y prend sa valeur la plus rare : ces Laprade, ces Süe, ces Guérin aux murs...

Voilà des pièces habitables. Remarquez-vous que leurs auteurs renoncent à cette folle innovation, renouvelée des stalles d'église qui consistait à fixer, à inclure tel ou tel meuble dans le mur ? On a vu que les Bavarois s'y plaisent encore. Une pareille immuabilité ne me semble pas s'accorder avec ce que chacun de nous demande aux chambres qu'il habite. Non ! l'architecte n'est pas maître et définitivement de l'esthétique de nos intérieurs. Notre goût individuel y collabore, réclame le droit d' y collaborer. Je veux pouvoir changer de place un bibelot, un tableau ou un meuble. A ce prix seulement, un intérieur reste vivant. C'est le plus grave reproche que l'on puisse faire au moderne style, tant français qu'allemand.

Réservons la fixe ordonnance pour les grandes salles d'apparat. Il me plairait d'y admirer au mur les nobles attitudes et architectures vénitiennes de M. Sert, d'une si puissante couleur, le séraphique ensemble florentin, si personnel et si

parfait de M. Maurice Denis, les riches, tumultueuses, charmantes et confuses tapisseries — sans la perfection de matière pourtant que le genre comporte — de M. Bonnard, gloires décoratives du Salon d'Automne Français. Pour moi je n'habiterais que des pièces aux murs libres où je pourrais pendre à mon gré, suivant mon humeur à différents jours, l'admirable *Nu au chapeau* de Guérin, cette Florence crépusculaire de Laprade, tel autre encore de ces tableaux charmants que le Salon d'Automne n'aurait dû présenter cette année qu'ornant de gais intérieurs. Il est temps de remettre chaque chose en sa place.

H. G.

* * *

FORSE CHE SI, FORSE CHE NO, par *Gabriele d'Annunzio* (Calmann Lévy).

Livre chaotique, livre trouble, livre outrancier, où le romancier exagère sa manière jusqu'à la parodie, jusqu'à paraître parfois confier la plume à son compatriote M. Marinetti; torrent qui charrie les plus confus matériaux, qui tantôt en est obstrué, tantôt s'échappe en brusques débâcles.

On peut le dire sans irrévérence, les ouvrages de M. d'Annunzio ont toujours eu de la pente à se parer des plumes du paon. Utiliser comme ornements littéraires les inventions des plus grands artistes, architectes, peintres, poètes, musiciens, faire œuvre de beauté en parlant des œuvres des autres, l'idée en appartient en propre à M. d'Annunzio et l'on croirait qu'il veuille affirmer son droit de priorité en cherchant de plus en plus dans ce procédé une méthode de travail. Des chapitres entiers de *Forse che si* sont une sorte de *Cicerone* capricieux et éloquent qui s'interrompt de nous montrer le Paradis d'Isabelle de Mantoue pour nous transporter à Volterre, et qui ne cesse de nous parler de Dante que pour nous entretenir de Moussorgski. Cela n'est pas désagréable en soi. Ceux qui ont voyagé ne sont pas fâchés qu'on leur rappelle de beaux souvenirs et ceux qui ont de la culture comptent, avec uu certain chatouil-

lement d'amour-propre, les allusions esthétiques, mythologiques ou historiques qu'ils sont à même d'interpréter. Cela les flatte et comme les œuvres citées sont choisies avec goût, cela leur plaît.

La puissance verbale de M. d'Annunzio ne saurait être contestée. Cet écrivain a un certain sens voluptueux et puissant des mots. Il faudrait manquer de toute imagination pour n'être pas sensible aux noms dont il décore ses héros, à leur force expressive et aux riches associations d'images dont ils s'auréolent. On pourrait dire sans excès de paradoxe que la plus belle page de la *Figlia di Jorio* c'est celle qui indique les personnages. Ceux de *Forse che si* possèdent non seulement comme tout honnête homme des noms de baptême et de famille, mais encore des surnoms afin d'élargir le champ des allégories et des calembours esthétiques. Ce don d'inventer de beaux noms n'est pas à dédaigner. *La Légende des siècles* y doit une de ses plus particulières beautés. Le tort de M. d'Annunzio, c'est une confiance excessive en sa force verbale et de se croire dispensé d'ordre, d'effort et de choix. La psychologie de ce livre est réduite à quelques éléments sexuels vraiment trop élémentaires. On y trouve de beaux cris de jalousie, de sadisme, de rut, mais encore ne faudrait-il pas s'y borner. Déjà, dans la *Ville Morte*, nous avions vu un frère incestueux. En voici un second. Cela devient une habitude. Et ce n'est pas la pire. M. d'Annunzio sent fort bien que son art s'arrête à la plus superficielle couleur des objets, que jamais il ne les pénètre, que ses personnages sont pareils à ces mannequins qui décorent le Vieux Sérail de Constantinople et qui portent chacun les vêtements, les armes et les joyaux d'un sultan mort. La vie qui manque à ces fantoches, la profondeur que nous cherchons en vain parmi tant de discours somptueux, l'auteur croit y suppléer en exploitant une mauvaise recette de M. Maeterlinck. Il a recours au subconscient. Tout à coup éclate un : " Je ne sais pas ce que j'éprouve " ou un " J'ai peur, j'ai peur." Et le tour est joué. Pour que le coup d'œil du psychologue ait pénétré jusqu'à ces troubles régions du cœur, c'est qu'il a exploré les autres,

c'est qu'il les connaît jusque dans les coins ; on peut donc le croire sur parole. Et ce qui dans la fumeuse lumière du *Trésor des Humbles* était souvent de mauvais aloi, paraît de la camelote de bazar parmi les feux de bengale de l'auteur italien.

On songe à ces fresques dont les peintres du 17e et du 18e siècle couvraient sans modération les murs des palais de Naples. Un sens décoratif incontestable, de beaux rythmes, de l'éloquence et çà et là quelques morceaux savoureux, bien venus qui prouvent une nature généreusement douée. Parmi beaucoup de chapitres d'une rhétorique fatigante, brusquement quelques paragraphes de *Forse che si,* parfois quelques pages entières sont d'une belle ampleur, bien en chair, éclatantes. On sent que l'auteur a de la patte et que s'il avait voulu... J. S.

* * *

LA GUERRE DANS LES AIRS, par *H. G. Wells* (traduction H. D. Davray et Kozakiewicz).

Pour racheter *Au Temps de la Comète*, il ne fallait pas moins que cette *Guerre dans les Airs* excellemment transcrite par les mêmes traducteurs, qui va me procurer le plaisir aujourd'hui de rendre à Wells l'hommage qu'il mérite : ici je le retrouve tout entier.

Faisons pourtant deux parts dans ce nouveau roman et réservons notre admiration pour la seconde. La part proprement romanesque n'est pas dépourvue d'agrément et l'on s'amusera aux merveilleuses aventures de Bert Swallays, aviateur malgré lui, de sphérique en dirigeable de guerre, jusqu'aux solitudes glacées du Canada, où il doit jouer sa chétive vie contre celle, irremplaçable, du Prince Karl Albert, amiralissime de la flotte aérienne allemande. Mais elle ne saurait entrer en comparaison avec la part prophétique et scientifique où l'admirable constructeur des *Anticipations* se montre plus hardi, plus ingénieux que jamais dans l'édification de certaines vraisemblances futures. — Comment un Stevenson eût dosé, fondu ces deux

éléments — nous le concevons aisément. Wells n'est pas de la même race. A propos de ses livres la question " œuvre d'art " ne se pose que subsidiairement. Il vaut par la matière et le jeu intellectuel plus que par l'arrangement des parties. Contentons-nous de ce qu'il nous propose : nous le pouvons.

En fait, ce sont les conditions nouvelles que crée à l'exercice de la guerre, la conquête des routes de l'air par le dirigeable et l'aéroplane, que Wells étudie aujourd'hui. Comment ne pas résumer en passant, les conséquences imprévues et... naturelles dès qu'il nous les a exposées, de ces découvertes récentes dont nous pensions connaître toute l'importance pour notre avenir ? Comme sa lucide raison nous dépasse !— Etant posé ce principe premier qu'il est jusqu'à nouvel ordre impossible de transporter par machines volantes un corps d'occupation, il s'ensuit que le peuple qui entreprendra par voie d'air une invasion lointaine ne disposera que de deux modes d'action efficace : *intimidation* par menace d'explosifs divers, et *destruction* en cas de résistance; la flotte plane, menace, détruit. Car il ne suffira pas que les pouvoirs publics du pays menacé se rendent aux conditions d'un ennemi qui ne *peut occuper effectivement le pays ;* il faudra que le peuple aussi s'y soumette. L'escadre qui atterrira demeurera à la merci d'un coup de main privé ; elle est trop faible sur la terre ; si elle veut demeurer maîtresse elle devra semer au-dessous d'elle, la destruction et la mort. Ce qu'aucun temps n'aura connu, la guerre sans merci, la victoire achetée au prix de l'anéantissement total de l'adversaire et de la civilisation qu'il représente, Wells nous le révèle possible, probable, prochain. Et son roman nous montre un entrecroisement effroyable de raids hardis, d'une contrée à l'autre, la destruction de Berlin payant celle de Paris, la destruction de Pékin celle de New-York, et l'enchaînement des revanches possibles formant une sorte de cataclysme universel, né du progrès pour engloutir le progrès même. Alors, toute solidarité humaine brisée, détruits tous les moyens de se nourrir, de se vêtir, d'échanger et de correspondre laisseraient l'homme nu, affamé, réduit à ses forces, contraint pour subsister à redevenir un barbare, un barbare inadapté

à la barbarie hélas ! et usant des pauvres débris de la civilisation, dès lors pitoyablement incommodes ! Sur le tableau de cette régression Wells achève son livre, de façon large, précise et poignante.

Quelle fenêtre il nous ouvre là sur demain ! Quoi ! l'édifice de ses *Anticipations* audacieuses, mais optimistes, une invention dont il n'avait pas prévu la portée lui apparaît soudain capable de l'anéantir ? O multiples aspects de l'avenir possible du monde ! C'est la gloire d'un Wells, nous les révélant si divers, de nous les rendre visibles, palpables ! Qu'une prophétie nie l'autre, n'importe ! Du moins celle-ci est vraisemblable à laquelle une autre se substituera. Une invention perd le monde, une autre le sauve. Si *La Guerre dans les Airs* suscite de si capitales réflexions on comprendra que nous ne puissions pardonner à Wells de se contenter parfois de songes creux ou de paradoxes.

H. G.

* * *

COMME TOUT LE MONDE, par Mme *Lucie Delarue-Mardrus.*

Le dernier roman de Mme Delarue-Mardrus est sans doute le meilleur qu'elle ait écrit. Ce n'est point un livre d'imagination, mais un de ces romans d'observation, exact et délicat, où quand elles veulent bien s'y astreindre, les femmes peuvent trouver des veines riches et neuves. On imagine ce que Flaubert eût fait de la vie médiocre de cette petite femme d'avoué à laquelle précisément il n'arrive rien que d'ordinaire et de prévu. Mme Mardrus a su ne rien atténuer de ces petites misères et de ces petites laideurs ; elle y apporte une lucidité assez cruelle et cependant elle est parvenue à écrire un livre où l'émotion l'emporte sur l'amertume. L'auteur est préoccupé d'autre chose que de s'indigner de la mesquinerie d'une petite vie bourgeoise ou d'en faire des peintures pittoresques. Ce qu'il nous en montre, ce sont les peines et les joies, et, sans qu'il soit besoin de partialité, cette sympathie de l'écrivain pour son sujet a le secret de gagner la nôtre.

Un souci d'art pur risque de nous empêcher d'être justes pour les qualités de *ressemblance*. A côté de ces mots d'une vérité supérieure, synthétiques et représentatifs qu'on n'entend presque jamais prononcer dans la réalité, il y a place pour ces mots d'une vérité quotidienne, mots entendus et dont l'écrivain a gardé le souvenir — car personne ne saurait en inventer de tels. *Le petit roi* d'André Lichtenberger abonde en mots d'enfants, amusants, imprévus et qui font le plus sûr mérite de ce livre. On en trouverait beaucoup dans *Comme tout le monde*. Et des mots de domestiques. Et des mots de maris et de femmes. Cela passe, pour ainsi dire, du domaine de la fiction dans celui des choses vécues. Et les pages où Mme Delarue-Mardrus nous montre sa petite femme d'avoué, déçue et amoindrie, chercher de l'affection auprès de sa fille, sèche de cœur, et repousser étourdiment la tendresse que lui voue un fils d'aspect ingrat, ces pages, dis-je, deviennent par leur simplicité même, les plus émues que leur auteur nous ait données.

J. S.

* * *

MARIE-CLAIRE, par *Marguerite Audoux* (La Grande Revue).

Peu importe qu'une couturière ait pu écrire un roman. Le prodige n'est pas là. Mais ce qui reste surprenant et ce qu'il faudrait expliquer, c'est la simplicité parfaite et l'extraordinaire grandeur de ce livre.

La littérature des trente dernières années n'a pas produit, peut-être, un poème de la vie intérieure plus beau que la deuxième partie de *Marie-Claire* qui se passe chez des paysans de la Sologne.

C'est auprès de ces paysans que Marguerite Audoux acquit autrefois le sens et le goût de la vie intérieure. Petite servante attentive parmi les gens de campagne, elle a pu les voir tels qu'ils sont. Si grossiers qu'ils paraissent dans les circonstances ordinaires, ils apportent aux démarches importantes de la vie une gravité, une discrétion, une lenteur qui passent ordinaire-

ment pour de l'indifférence ; et il faut une enfant bien sensible comme cette *Marie-Claire* pour s'apercevoir de leur bonté qui ne parle pas, pour surprendre le tremblement imperceptible de leur émotion profonde.

C'est là, ne craignons pas de le dire, chez ces paysans du centre de la France, que la vie du cœur est le plus intense parce qu'elle est aussi le plus cachée. Et tel est l'art de Marguerite Audoux : l'âme, dans son livre, est un personnage toujours présent mais qui demande le silence. Ce n'est plus l'Ame de la poésie symboliste, princesse mystérieuse, savante et métaphysicienne. Mais, simplement, voici sur la route deux paysans qui parlent en marchant : leurs gestes sont rares et jamais il ne disent un mot de trop ; parfois, au contraire, la parole que l'on attendait n'est pas dite et c'est à la faveur de ce silence imprévu, plein d'émotion, que l'âme parle et se révèle.

— " Aussitôt que tous les grains furent rentrés, le déménagement commença... Il ne resta bientôt plus à la ferme que les deux bœufs blancs qu'Eugène ne voulut confier à personne. Il les attacha à la carriole qui devait emporter Pauline et son enfant... Je voulus les accompagner jusqu'à la route. Nous marchions en silence. De temps en temps, Eugène encourageait ses bœufs en les touchant de la main. "

C'est tout. Mais il a suffi de ce dernier geste si juste pour raconter tout le trouble du cœur.

* * *

L'Ame n'est pas l'unique personnage de ce livre. Bien des personnages l'habitent, bien des âmes... D'un trait parfaitement choisi, l'auteur les fixe pour toujours dans notre souvenir : c'est la sœur Agathe, " qui était si gaie et si bonne que les petites filles riaient toujours quand elle les grondait ; Colette, l'infirme, qui avait la vocation du mariage , Chemineau, l'orgueilleuse, " qui ne se défendait jamais quand on l'accusait d'une faute" ; sœur Marie-Aimée, qui avoua, un jour : " Oui, mais moi je ne compte plus parmi les lys... "

Et c'est surtout Sœur Désirée des Anges dont je sais que

certains jeunes gens disent : " Il n'est pas de femme au monde que nous eussions désiré davantage rencontrer. " Elle meurt, à vingt ans, pendant une nuit du mois de mai, après avoir arraché son costume de nuit, en criant : " Ouvrez la fenêtre, c'est aujourd'hui qu'il vient ! "

Mais ce qui rend si tragique à nos yeux ce grand geste et si précieux le corps très pur de la jeune fille morte, ce sont quelques détails bien simples qui nous ont fait admirablement connaître son âme :

— " Elle trouvait son costume de religieuse lourd et incommode, elle disait avec une expression de lassitude : " Quand je m'habille, il me semble que je me mets dans une maison où il fait toujours noir. " Elle s'en débarrassait très vite, le soir, et elle était toute heureuse de marcher dans la chambre en costume de nuit. "

— " Elle avait une gaieté fine qui ne s'altérait jamais. "

— " Au temps où Désirée Joly faisait son noviciat, elle avait un visage plus rose que les roses ; elle avait aussi une taille fine et elle était rieuse et aimante. Elle sautait si fort quand elle jouait à la ronde avec nous que sœur Marie-Aimée lui disait souvent : " Voyons, Mademoiselle Joly, pas si haut, on voit vos genoux. "

Il ne faut souvent à Marguerite Audoux qu'un mot, qu'une phrase pleine de précautions pour révéler toute l'intime tragédie d'une existence. Et parfois la phrase s'arrête juste à temps pour qu'on pressente seulement ce qui ne doit pas être dit :

— " Eugène avait les épaules minces et son cou était aussi rond que celui de Martine.

Maître Sylvain disait qu'il était tout le portrait de leur mère.

Jamais je ne l'avais vu se mettre en colère. On l'entendait toujours chantonner d'une voix faible et harmonieuse.

Le soir il rentrait des champs assis en travers sur un de ses bœufs et souvent il chantait la même chanson.

C'était l'histoire d'un soldat s'en retournant à la guerre après avoir retrouvé sa fiancée mariée. "

*

Comme elle regarde les êtres, avec simplicite et bonté Marguerite Audoux regarde les choses. Devant les plus humbles détails de la vie campagnarde, elle est, à la façon de Charles-Louis Philippe, remplie d'une admiration d'enfant pauvre. Et cette simplicité, cette ignorance même atteignent souvent à une singulière grandeur. Il semble qu'avec elle nous passions pour la première fois sur les routes de la terre et que nous regardions les travaux des hommes ; comme ils sont beaux et étranges à voir !

— " Il fit claquer son fouet et on eut bientôt dépassé la forêt.

La pluie tombait toujours fine comme un brouillard et les labours paraissaient encore plus noirs.

Dans une pièce de terre qui touchait à la route, un homme venait vers nous en faisant de grands gestes ; pendant un instant, je crus qu'il me menaçait, mais quand il fut plus près, je vis qu'il serrait quelque chose dans son bras gauche, pendant que le bras droit faisait le geste de faucher à la hauteur de sa tête. J'étais si intriguée que je regardai maître Sylvain. Au même instant, il dit comme s'il me répondait :

— C'est Gaboret qui fait ses semailles. "

Il y a peu de restrictions à faire sur un art aussi simple et aussi puissant : parfois, imperceptiblement, la narration prend le ton d'une "rédaction" d'écolière ; parfois, au contraire, une phrase est si naïvement littéraire qu'elle paraît égarée dans le livre. Mais ce sont là des défauts si rares qu'ils " sautent aux yeux " comme des fautes d'orthographe oubliées.

Il en est de même des influences : à peine trouverait-on ici, une image, là, un procédé, qui fassent penser à Charles-Louis Philippe ou à Jules Renard. — *Marie-Claire* est une œuvre parfaitement originale et l'on peut dire, en ce sens, comme Charles-Louis Philippe, que c'est, sans doute, le premier roman qui soit écrit par une femme.

A.-F.

SOUS LE CIEL VIDE, par *Johan Bojer*, traduit du norvégien par *P.-G. La Chesnais* (Calmann-Lévy).

Nous saurons un jour si notre admiration pour Ibsen ne doit point, pour une part, s'étendre au génie scandinave tout entier. Voici un livre qui semble avoir dérobé les secrets de la création ibsénienne ; est-ce là simple rencontre, rapport réel, ou illusion du lecteur français ? Je ne sais. Il faut lire ce roman, et s'attarder sur un quelconque passage de la seconde moitié de l'ouvrage : le détail aussitôt s'y étend en profondeur — la moindre parcelle de l'œuvre recèle une vertu étrange; la vérité se déroule avec une logique passionnée, et un art invisible choisit sans cesse et dispose les valeurs, sans jamais nous instruire de ses préférences — d'où notre indécision avide. Une langue simple, parfois heureusement gauche ; le sujet est beau comme celui de l'Orestie. Tout se passe dans le cœur d'Erik Evje, qui commit l'imprudence épouvantable de prendre la vie au tragique, et sent qu'il n'y peut plus rien, que la vie va le lui rendre...

De la scène entre Evje et l'ingénieur Rein, de tout le caractère de celui-ci d'ailleurs, il se dégage une sorte de superstition sacrée, une notion troublante de fatalité intérieure. Voici en présence, à une heure grave, Erik et la jeune Inga : " ... Puis ils parlèrent avec plus de détail de l'ingénieur, des terrains glaiseux, de la Terreneuve. Mais, en même temps, tous deux sentaient qu'au fond ils parlaient d'amour. " Il faudrait citer longuement, car l'air qui circule entre les pages vient aussi de là-bas.

Cette histoire a la pureté inexorable des ciels froids et clairs, lavés par de récents orages, et que tache un soleil sanglant, bas sur l'horizon. Elle glace et exalte à la fois — ivresse fuyante d'une insaisissable beauté.

P. de L.

*
* *

AUTOUR DE MEREDITH.

Sous ce même titre j'écrivais ici, dans le numéro du 1er septembre :

" M. Constantin Photiadès a publié dans la *Revue de Paris* une étude sur Meredith indispensable à consulter. Elle est riche en informations, elle témoigne d'une lecture attentive des romans et des poèmes. Mais n'aurais-je rien compris à *Modern Love?* J'avais cru que la détresse des deux époux moralement séparés prenait fin par leur réconciliation douloureuse. Dans quels vers M. Photiadès découvre-t-il *cette femme qui se tue, et son veuf qui la pleure?*"

La formule en italiques ne prétendait qu'à résumer, avec plus de brièveté que d'élégance, plusieurs phrases de M. Photiadès. L'une d'elles m'avait surpris, qui semblait reporter à la fin du poème la fameuse exclamation : " More brain, o Lord, more brain !" Mais aujourd'hui cette inexactitude me paraît bien légère au prix de mon erreur. Sur l'essentiel M. Photiadès a raison ; ses explications qui suivent ne peuvent nous laisser aucun doute :

"...Les époux essaient bien de se réconcilier. Mais la femme ne croit plus guère à la sincérité, à l'efficacité, à la stabilité d'un replâtrage aussi tardif. Sa confuse et aveugle générosité l'induit à se donner la mort, afin de laisser complètement libre son mari.

" Lorsque celui-ci la retrouve sur " le seuil gémissant de la mer," elle est tremblante, égarée, comme si elle s'était réfugiée en cette farouche solitude pour mieux se familiariser avec l'image de la mort. Plus douce, plus docile que de coutume, mais pâle et taciturne "comme un ombre," elle accepte le bras de son mari, elle consent à le suivre. Son parti étant pris, elle n'a plus qu'une seule appréhension : ah ! si son cœur la trahissait par un soupir !

...Mais " les plus faibles créatures, dans l'extrémité de leur désespoir, trouvent une force qui les soutient." Vers le milieu de la nuit, elle appelle son mari et le supplie de l'embrasser. Il dépose ses derniers baisers sur des lèvres " déjà trempées par les eaux du Léthé" ...Ici les commentateurs anglais déclarent : *She has taken poison* (elle s'est empoisonnée)... Le recueil se termine par une magnifique déploration funèbre."

M. Photiadès nous renvoie d'ailleurs aux analyses de

Mrs Sturge Henderson, de MM. Trevelyan, Richard Curle, Walter Jerrold et Richard Le Gallienne, " qui toutes ont paru du vivant et avec l'entière approbation du maître."

Ce dernier point est décisif. Mon excuse est de m'assurer, en pesant le texte mot par mot, que les commentaires n'étaient point superflus. Pas de récit direct, des allusions voilées que M. Photiadès enchaîne fort bien, mais auxquelles peut se méprendre un esprit mal prévenu. Au dernier vers du XLIXe sonnet :

Lethe had passed those lips, and he knew all

j'ai cru que l'image du Léthé désignait l'oubli, non la mort. La début du L^e sonnet :

Thus piteously Love closed what he begat :
The union of this ever-diverse pair !

et le dernier vers ont achevé de me tromper. Mais si forte que fût ma conviction, je n'aurais pas dû l'affirmer sans la remettre à l'épreuve, sans avoir le poème à nouveau sous les yeux.

M. A.

*
* *

CÉSAR BIROTTEAU au Théâtre Antoine.

M. Emile Fabre, qui excelle non seulement à exposer, mais encore à animer des situations financières dont la complexité éloignerait un autre dramaturge, a tiré cinq tableaux du roman de Balzac : *La grandeur et la décadence de César Birotteau, parfumeur.* Deux tableaux occupent les deux tournants de l'aventure : la faillite au trois, la réhabilitation au cinq. Les autres préparent ou remplissent ; mais il est juste de dire que l'indigence du développement dramatique est ici fidélité à la donnée. D'enrichir de détails scéniques l'œuvre du romancier, l'imagination de M. Fabre ne se fût pas trouvée en peine ; louons-le plutôt d'avoir su tourner certaines impossibilités théâtrales. Enfin, prenons note encore une fois du succès avec lequel il tire de la description d'un monde particulier l'étoffe de ses drames — non le cadre seul, mais la substance même des

personnages. C'est par là que M. Fabre s'apparente au réalisme balzacien : ses héros sont des banquiers ou des boutiquiers si achevés qu'ils en oublient d'être des hommes — ainsi qu'il peut arriver dans la réalité.

Mais M. Fabre n'a pas échappé aux dangers de son entreprise, et cela est instructif : l'intrigue étant réduite au minimum, les caractères d'une grande simplicité, l'auteur se trouve contraint, pour faire œuvre théâtrale quand même, et occuper la scène, de regagner en intensité d'expression ce qu'il perd en qualité pure. Pour ne point faire faillite à son tour, il devra forcer l'emphase, la grandiloquence, l'agitation. Un langage moins véhément eût laissé certaines situations plus profondément sensibles. Oui, le drame de l'existence du petit commerçant est pathétique, mais pourquoi le petit commerçant et les siens nous le viennent-ils redire si explicitement, si souvent ? Ne vont-ils pas tout-à-l'heure, nonobstant l'époque, se réclamer de leur valeur représentative ?...

Pour admissible que soit le souci de pousser à bout l'expérience, et de ne rien risquer hors de ce genre un peu cinématographique, il n'en reste pas moins trop aisé au spectateur de départager aussitôt en deux classes tous les personnages : les bons et les méchants. Quand du Tillet entra pour la grande scène du 3e tableau, j'entendis non loin de moi quelqu'un expliquer : " c'est le traître... "

M. Gémier sut varier à propos un rôle redoutable, et nous donna successivement cinq César Birrotteau — ce fut lui le créateur.

P. de L.

***

Nous ne parlons pas, ce mois-ci, de la publication des *Polichinelles*, Jacques Copeau devant nous donner très prochainement une étude d'ensemble sur Becque. Ne passons cependant pas sous silence la reprise que l'Odéon a faite des *Corbeaux*. On pouvait ne pas toujours goûter la mise en scène dans laquelle M. Antoine nous présentait naguère la *Parisienne*. Mais il semble difficile de ne pas se déclarer

satisfait du spectacle qu'il vient de nous donner. Tous les rôles y sont fort bien tenus, certains même de façon remarquable et, ce qui est plus important encore, l'émotion d'ensemble n'est troublée par aucune fausse note. Une telle représentation fait preuve d'un sens très sûr des beautés si extraordinaires de la pièce.

* * *

Signalons le volume que M. Georges Delahache, l'auteur de la *Carte au liséré vert* a consacré à la *Cathédrale de Strasbourg* (D. A. Longuet, éditeur). Bien que cette étude sorte de notre cadre, nous la mentionnons pour sa probité et parce que nous avons toujours pris pour tâche de signaler les efforts intéressants tentés par la librairie française. Cette serie de Notices historiques et archéologiques sur les grands monuments est imprimée avec soin ; elle est peu coûteuse ; les planches y sont excellentes et hors texte, ce qui nous dispense, pour le reste du livre, de l'affreux papier couché. Souhaitons que la collection ne soit pas interrompue.

* * *

Les " *Cinq grandes Odes suivies d'un Processionnal pour célébrer le Siècle nouveau,* " de Paul Claudel, ont paru à la bibliothèque de *l'Occident*, en une luxueuse édition que nous signalions naguère aux amateurs de beaux livres. Le résultat justifie notre attente. Papier, choix des caractères, disposition du texte, tout concourt à faire de cet ouvrage un monument typographique d'une grande perfection.

AVIS IMPORTANT

Dorénavant le prix d'abonnement à la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE *sera de* 15 *francs pour la France, de* 18 *francs pour l'étranger et de* 25 *francs pour l'édition sur papier de luxe. Le prix de* 10 *francs sera maintenu à tous les membres du corps enseignant qui en feront la demande.*

Le prix originaire était calculé pour une brochure mensuelle de 80 *pages. Le soin apporté à la typographie et à la qualité du papier ne nous permettait pas, commercialement, de numéros plus volumineux. Pourtant de nouveaux collaborateurs sont venus à nous, les articles se sont multipliés, nous avons publié des œuvres plus importantes et nos brochures n'ont cessé de grossir, jusqu'à compter ordinairement de* 120 *à* 140 *pages, quelquefois plus. Nous ne pouvions songer à restreindre une abondance de copie qui marquait la vie même de la revue. Aussi espérons-nous que nos abonnés ne nous tiendront pas rigueur de la mesure que nous sommes forcés de prendre.*

Entre autres œuvres, la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE *publiera dans ses prochains numéros un important ensemble de* Lettres de jeunesse de Charles-Louis Philippe à Henri Vandeputte, *le nouveau drame de Paul C.,* L'Otage, *un roman d'André Gide et le drame d'Emile Verhaeren,* Hélène de Sparte.

LE COMITÉ.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 21.

LEGRAND-CHABRIER : Sur Maurice de Guérin.
GEORGE MEREDITH : L'Amour dans la Vallée (*trad. André Fontainas*)
JEAN GIRAUDOUX : Jacques l'Egoïste (*fin*).
LUCIEN MARIÉ : Poèmes.
GUY LAVAUD : Univers, Univers..
HENRI BACHELIN : La Bancale

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par MICHEL ARNAULD, HENRI FRANCK, EDMOND PILON, JEAN SCHLUMBERGER :

Notre jeunesse, par Charles Péguy. — *Ann-Veronica*, par H.-G. Wells. -- *Regarde de tous tes yeux*, par Raymond Schwab. — *Le Calumet*, par André Salmon. — *Petits Poèmes*, par Tristan Derême — *Les Branches lourdes* par Léon Bocquet — Une Soirée aux Français. — Autour de Meredith.

SOMMAIRE du No 22.

JEAN TALVA : Le Sacrifice des Apparences. (*A propos des écrits d'Eugène Carrière*).
GABRIEL MOUREY : La Beauté d'Assise.
HENRI BACHELIN : La Bancale. (*fin*).
MICHEL ARNAULD : En relisant " Colette Baudoche ".
ANDRÉ RUYTERS : L'Ombrageuse.

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par MICHEL ARNAULD, SAINT HUBERT, JEAN SCHLUMBERGER :

Marcel Chabrier. — *Chastelard*, par Swinburne (trad. H. du Pasquier) — *Mes cahiers rouges*, par Maxime Vuillaume. — Revues.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
,, 10, Boulevard des Italiens.
,, Galeries de l'Odéon.
,, 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
,, Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.